

Organe de
L'Action Sociale Catholique
Rédaction et Administration
3, Boul. Charest, Québec.

L'ACTE CATHOLIQUE

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa

"Instaurare omnia in

[illegible]

0-0-0-0-0-0-0-0-0-0

CHAMBRE DU
SENAT
OTTAWA ONT.

RS

1947

A black and white photograph of a large, historic stone church with a tall, pointed steeple. The church features multiple levels of arched windows and a prominent gabled roof. In the foreground, a dark, silhouetted figure of a person stands on the right, looking towards the church. The scene is set outdoors with some foliage visible in the lower left.

Cette photographie, gracieuseté du Service français de l'Information, à Ottawa, fut prise lors de la pose de la première pierre de la future abbaye bénédictine de Saint-Benoît-sur-Loire (France), au cours des fêtes solennelles qui ont marqué, à cet endroit, le XIV^e centenaire de la mort de saint Benoît, fondateur de l'Ordre des Bénédictins. — On trouvera d'autres photographies et un article, en pages 2 et 3.



• Après la messe célébrée dans la basilique de Saint-Benoît-sur-Loire, (Loiret, France), la châsse contenant les reliques du Patriarche du Mont-Cassin, saint Benoît, est proménée processionnellement dans les rues de la petite ville.

LE voyageur qui, quittant Orléans par la route, remonte la Loire sur la rive droite, ne tarde pas à arriver à Saint-Benoît-sur-Loire. C'est un petit bourg d'environ 1.500 habitants. Saint-Benoît-sur-Loire, jadis ville peuplée de plus de 15.000 âmes, est célèbre par son ancienne abbaye bénédictine dont il reste une église romane de premier ordre.

Cette localité a marqué, en juillet dernier, le 14e centenaire de la mort de saint Benoît, fondateur de l'Ordre bénédictin, dont le corps repose dans la crypte de l'église de ce lieu, par des fêtes qui furent présidées par Son Em. le cardinal Suhard, archevêque de Paris. Quinze Abbés et soixante moines, représentant toutes les abbayes bénédictines de France et de nombreuses abbayes étrangères, dont celle de Subiaco, prirent part à ces manifestations. Son Exc. Mgr Grete, archevêque-évêque du Mans, membre de l'Académie française, prononça le panégyrique du saint. Une procession des reliques parcourut les rues de la ville et, pour rappeler les premiers mystères, on donna sur le parvis de l'église plusieurs représentations du "Jeu des dialogues de saint Benoît", de monsieur Brochet.

LE lieu (Saint-Benoît-sur-Loire), qui porta d'abord le nom de Fleury (Floriacum); est celui où les anciens Gaulois, au témoignage de Camille Jullian, tenaient leur assemblée nationale; c'était "l'ombilic" sacré du territoire, le "Saint des Saints" où les Druides des diverses tribus se réunissaient annuellement en concile. Sans doute le mouvement de visiteurs dont le tombeau de saint Benoît devint au moyen âge l'occasion, succéda-il sans grand intervalle à celui qu'avait provoqué le culte des anciennes divinités celtiques.

Né en 480, saint Benoît fonda son Ordre de Bénédictins vers 529 au Mont-Cassin. Le saint Patriarche mourut le 21 mars 547. Sa règle monastique se répandit rapidement en France et en 651 l'abbaye du Val d'Or de Fleury était fondée. Après la destruction de l'abbaye du Mont-Cassin par les Lombards, en 580-581, ses moines s'enfuirent et se réfugièrent à Rome. Emu à la pensée du saint abandonné parmi les ruines, l'abbé de Fleury envoya, en 672-674, un groupe de moines avec mission de ramener les ossements du fondateur de l'Ordre. L'expédition réussit et les reliques sont depuis cette époque conservées pieusement à l'abbaye qui, changeant de nom devint Saint-Benoît de Fleury. Les restes du Pa-

triarque du Mont-Cassin furent la source de la richesse du monastère pendant tout le moyen âge, surtout au XIe siècle.

L'abbaye devint, sous Charlemagne, un centre d'études. On y venait du monde entier; on compta jusqu'à 5.000 élèves, sous Charles le Chauve. Plusieurs de ses moines furent plus tard d'habiles copistes et enlumineurs. Il s'y forma un des plus riches fonds de manuscrits qui ait existé. Les bibliothèques de Paris, de Berne, de Rome en ont recueilli les épaves et, pour sa part, la bibliothèque d'Orléans possède encore 240 manuscrits précieux de Saint-Benoît et de nombreux parchemins, du XIe au XVIIIe siècles.

— C'est à Saint-Benoît que furent représentés les premiers drames liturgiques, qui furent l'origine des "mystères". Comme on le verra plus loin, l'histoire de l'abbaye est jalonnée d'infortunes: les Normands pillèrent le monastère, le premier sanctuaire fut détruit par un incendie, plus tard, pendant la Révolution, les bâtiments monastiques furent détruits également. Il faut nous contenter aujourd'hui d'admirer la magnifique Abbaye romane dont la construction fut menée activement et qui, de ce fait, présente une rare unité de style. L'abbaye actuelle de Saint-Benoît-sur-Loire, rétablie en 1865, fait partie de la Congrégation bénédictine de Subiaco du Cassinienne de la primitive Observance.

A PRES s'être relevée des désastres que lui causèrent les Normands, l'abbaye de Fleury ou de Saint-Benoît s'entoura de fortes murailles, adopta la réforme de Cluny, et compta, à la fin du Xe siècle, saint Abbon parmi ses abbés, et Gerbert, depuis le pape Sylvestre II, parmi ses élèves. Philippe Ier voulut y être enterré en 1108; le pape Pascal y vint en 1107; un concile provincial y fut tenu en 1110 et, en 1131, Innocent II consacra la vaste église qui subsiste encore, sauf la nef refaite à la fin du XIIe siècle. L'abbaye était si riche à cette époque que c'est à elle que Louis VII emprunta l'argent qui lui manquait pour sa croisade. Le 22 juin 1429, Jeanne d'Arc, accompagnée de Charles VII, pria devant le reliquaire de saint Benoît. En 1486, l'abbaye passa en commende; ses abbés commendataires les plus célèbres furent le chancelier Duprat et Odet de Châtillon. Ce dernier, frère aîné de l'amiral de Coligny, embrassa les nouvelles idées religieuses et pilla de son mieux le trésor de l'abbaye, qui devait être considérable, puisque la châsse de saint Benoît pesait à elle seule 35 livres d'or.

LA CELEBRATION DU SAINT BENOIT, A ST-

Le 7 mai 1562, les troupes du prince de Condé mirent Saint-Benoît à feu et à sang. L'abbaye ne se releva jamais de ce coup fatal; les célèbres écoles, complètement déchuës, furent remplacées par un petit séminaire. Déclaré propriété nationale en 1792, le monastère fut détruit, à l'exception de l'église, qui a été l'objet, dans le cours du XIXe siècle et au XXe siècle, d'une restauration minutieuse.

Sous le choeur de la vieille église s'étend une crypte du commencement du XIe siècle qui renferme le corps de saint Benoît, placé dans un magnifique reliquaire moderne (1891), de style roman, en bronze doré, rehaussé d'émaux.

NOUS profiterons de l'occasion pour donner quelques "notes" sur l'organisation de l'Ordre bénédictin.

L'Ordre de saint Benoît est beaucoup moins centralisé que les instituts religieux venus après lui: il a gardé dans son organisation quelque chose de féodal. Chaque monastère est une unité autonome, ayant ses traditions, son patrimoine, sa vie propre, et assurant elle-même son recrutement. Il est gouverné par un Abbé (quelquefois par un Prieur) qui est choisi par communauté, nommé à vie, et qui a la pleine administration de la maison, au temporel comme au spirituel. L'ensemble des monastères est groupé en **Congrégations**, lesquelles sont actuellement au nombre de quinze, et qui correspondent généralement à une circonscription géographique ou nationale, comme l'indiquent leurs noms: **Congrégation, suisse, bavaroise, française, anglaise, brésilienne, belge, etc.** Chacune d'elles est administrée par un supérieur général, qui a rang d'Abbé ou d'Archi-Abbé. Le chef de l'Ordre entier porte le nom de **Primat**. Elu pour douze ans par l'ensemble des Abbés, réunis en chapitre général, il réside à Rome, au Collège Saint-Anselme. Son rôle consiste surtout à maintenir l'ensemble des familles bénédictines en contact étroit avec le Souverain Pontife dans lequel les moines aiment à reconnaître leur Père, leur premier Supérieur, leur chef di-

rect, l'Abbé des abbés. La Primatie bénédictine a été créée en 1893, lors de la confédération des Congrégations bénédictines par Léon XIII.

Dans le gouvernement de chaque monastère, l'abbé est assisté d'un Prieur et d'un sous-prieur, pour la discipline générale, et d'un "cellérier" pour l'administration du temporel. Il partage entre les religieux les emplois de la maison de telle façon que celles-ci "soient administrées sagement par des gens sages", et que "personne ne soit contristé dans la maison du Seigneur". Il cherche à réaliser en toutes choses cet idéal de "Paix" qui est la devise de l'Ordre, et qui répond aux besoins les plus profonds de l'âme humaine... pauvre âme déséquilibrée par la nécessité où elle se trouve de subir les fluctuations, les agitations, les contradictions du monde présent, elle qui, faite pour Dieu, n'aspire qu'à le contempler face à face et à le posséder pour jamais dans le repos de l'éternité!

VOICI maintenant quelques notes statistiques (qui remontent malheureusement à une dizaine d'années) sur l'Ordre de saint Benoît. En voici l'énumération.

— Congrégation du Mont-Cassin ou Cassinienne: — 9 abbayes ou monastères et 121 religieux de choeur et 50 religieux convers.

— Congrégation d'Angleterre: 5 abbayes et 5 prieurés; 414 moines et 28 convers.

— Congrégation de Hongrie: 5 abbayes et 5 résidences; 272 moines et 58 convers.

— Congrégation de Suisse: 5 abbayes et 1 prieuré; 367 religieux de choeur et 160 convers.

— Congrégation de Bavière: 10 abbayes, 1 prieuré et 2 collèges; 289 moines et 396 convers.

— Congrégation du Brésil: 4 abbayes, 4 prieurés et 1 résidence; 140 moines et 41 convers.

— Congrégation de France: 11 abbayes, 6 prieurés et 1 celle; 528 moines et 164 convers.



• La foule se presse devant le reposoir dressé sur la grande place de Saint-Benoît-sur-Loire.

XIV^e CENTENAIRE DE BENOIT - SUR - LOIRE

—Congrégation américano-cassinienne : 17 abbayes ou monastères; 1,103 moines et 213 convers.

—Congrégation de Beuron : 12 abbayes et 2 prieurés; 465 moines et 545 convers.

—Congrégation suisse-américaine : 5 abbayes; 475 moines et 117 convers.

—Congrégation de France : 6 provinces, 22 abbayes, 7 prieurés et 22 maisons; 1,081 moines et 91 convers.

—Congrégation autrichienne de l'Immaculée-Conception : 13 abbayes, 587 moines et 81 convers.

—Congrégation de Saint-Ovide pour les Missions étrangères : 6 abbayes, 3 vicariats apostoliques, 4 collèges et 6 maisons; 396 moines et 681 convers.

—Congrégation belge de l'Annonciation : 3 abbayes, 6 prieurés, 1 vicariat apostolique et 2 résidences; 365 moines et 7- convers.

—En dehors des Congrégations : 3 abbayes et 1 prieuré; 83 moines et 7 convers.

—Abbaye pontificale de Saint-Jérôme : 20 moines.

Ainsi, les Bénédictins, selon la statistique, sont au nombre de 9,420, se répartissant en 204 monastères. En y ajoutant les autres branches de l'Ordre (Camaldules, Vallombrosains, Cisterciens, Silvestrins, Olivétains et Méchitaristes), le nombre s'élève à 350 monastères comprenant 15,346 religieux.

NOS lecteurs nous sauront probablement gré de leur donner un bref "coup d'oeil sur l'histoire de l'Ordre bénédictin".

Saint Grégoire le Grand raconte, dans des *Dialogues*, qu'une nuit, tandis que le vénérable Benoît veillait, s'adonnant avec instance à l'oraison, Dieu lui montra l'univers entier ramassé sous un seul rayon de soleil. Cette vision était l'annonce prophétique du champ d'action réservé par la Providence au zèle de ses enfants. Ceux-ci allaient bientôt faire briller sur la terre la lumière de la vie évangélique, telle que le Christ l'a enseignée.

Du VI^e au VIII^e siècle, les différents pays d'Europe se couvrent progressivement de monastères: l'Italie d'abord, puis la France, l'Espagne, la Belgique, l'Allemagne. En 596, l'Angleterre reçoit une mission de 40 moines bénédictins, envoyés vers elle par le Pape saint Grégoire le Grand, et conduite par saint Augustin, qui sera le premier archevêque de Cantorbéry. En moins d'un siècle, ils auront conquis à l'Evangile, les sept royaumes de l'Heptarchie. Puis la progression du monachisme, s'étendant comme une nappe d'eau sur l'Europe, atteint les pays scandinaves, la Hongrie, la Pologne...

L'Ordre bénédictin connut une décadence générale à la fin du XVIII^e siècle, et les persécutions qui se déclarèrent alors partout, contre lui et contre tous les Ordres religieux, ne firent que porter des coups décisifs à un édifice qui s'effritait de toutes parts. Dans presque tous les pays, les religieux furent chassés de leurs maisons: en 1830, on ne compte plus pour l'ensemble de l'Europe qu'une trentaine de monastères, au lieu de 1,500 qui y existaient en 1417.

Mais le vieux tronc monastique avait trop de sève pour ne pas revenir: à peine la tempête se fut-elle apaisée, que les Congrégations se ranimèrent partout. Et depuis un siècle, l'Ordre tout entier suit dans son développement, dans toutes les parties du monde, une courbe ascendante qui marque un progrès, lent, sans doute, mais ferme et continu.

POUR terminer, nous donnerons quelques "notions sommaires sur l'emploi du temps et le costume des moines bénédictins."

Dans l'établissement de sa Règle, saint Benoît s'est attaché à ne rien imposer qui fût trop dur pour la nature humaine. De fait, la vie bénédictine est à la portée des tempéraments les plus ordinaires. Voici, à titre d'exemple, comment s'organise la journée d'un religieux de la Congrégation de France.

A 4 heures du matin, été comme hiver, il se lève et descend au chœur pour

et célébrer l'office de Matines, puis celui de Laudes. Suit un long temps de silence, qui est consacré à l'oraison, et à la célébration des messes basses.

A 7 heures et quart, sonne l'office de Prime qui se commence au chœur et se termine au Chapitre. Puis, après avoir pris au réfectoire le *frustulum*, les moines remontent dans leurs cellules, font rapidement leur ménage, et se mettent à l'étude de l'Écriture Sainte.

A 9 heures, la messe conventuelle, toujours chantée et célébrée avec une solennité plus ou moins grande selon le degré des fêtes, réunit à nouveau la communauté au chœur. Elle est accompagnée des petites heures: Tierce, Sexte, et parfois None. Quand elle est terminée, les religieux vont au travail qui leur est assigné jusqu'à midi.

A midi, a lieu le repas principal de la journée, qui se prend toujours en silence, sans qu'aucune exception soit jamais admise. Il est servi par des religieux désignés chaque semaine pour cet emploi, tandis qu'un lecteur, également nommé pour la semaine, se fait entendre en chaire. Le repas est suivi d'une heure de récréation, durant laquelle il est permis de parler, soit en se promenant dans le jardin, soit en vaquant à de petits travaux manuels, tels que le nettoyage de la vaisselle, ou l'épluchage des légumes. A une heure et demie, la cloche invite chacun à rentrer dans le silence et, après une visite au Très Saint Sacrement, les religieux retournent au travail jusqu'à quatre heures, heure où l'on célèbre les Vêpres. Le travail reprend ensuite jusqu'à la conférence spirituelle, qui a lieu le soir au Chapitre, à six heures et demie. A 7 heures, souper ou collation, suivi d'une récréation plus courte que celle du matin. A 8 heures, office de Complies que précède une lecture spirituelle, faite en français. Ensuite une demi-heure est laissée à chacun pour ses exercices de piété personnels, jusqu'à ce que le couvre-feu, vers neuf heures, fasse éteindre toutes les lumières, hormis celle que la Règle ordonne de laisser allumée dans le dortoir et qui brillera jusqu'au matin, rappelant au moine qu'il doit être vigilant même durant son sommeil, et comme les serviteurs de l'Evangile, être sans cesse prêt à recevoir le Maître qui peut arriver dans la nuit...

Sagement réglée, partagée entre le travail et la prière, cette vie harmonieuse et pleine, où toutes les minutes sont utilement employées, n'opprime pas la nature humaine et ne lui demande rien qui excède ses forces. Pour la supporter, il suffit d'une santé ordinaire, d'un désir sincère de servir Dieu, et aussi d'un caractère gai, car les tem-

péraments moroses ne peuvent s'accommoder de l'existence cloîtrée.

Les religieux bénédictins portent une tunique noire, serrée à la taille par une ceinture de cuir. Sur cette tunique, ils mettent un grand scapulaire, noir également, muni d'un capuchon et descendant jusqu'aux pieds. Au chœur, ils se revêtent en outre d'un vêtement très ample, sans couture, doté lui aussi d'un capuchon dans lequel vient s'emboîter celui du scapulaire, et pourvu de manches extrêmement larges. On l'appelle: coule, du mot latin: cuculla, et il est caractéristique de la famille de saint Benoît. Les novices se reconnaissent à leur scapulaire, qui est plus court, et à leur coule, qui n'a pas de manches. Les frères convers portent une tunique et un scapulaire de couleur marron: au chœur, ils y ajoutent une chape de la même nuance.

Bibl. — "Bords de la Loire" (Hachette); "Qu'est-ce qu'un Bénédictin" (Dom de Montléon); "Annuaire pontifical" (E. Chardavoine); "L'Ordre de Saint Benoît" (Dom J. de Hemptine); "The Catholic Encyclopedia"; "Larousse du XX^e siècle"; etc.

De qui sont ces vers ?

LA SOURCE

Là-haut, là-haut, sur la montagne,
Le ruisseau sort d'un petit trou,
Puis il descend vers la campagne
De roc en roc, et fait glouglou.

Lorsqu'il arrive dans la plaine,
Ce n'est plus le fin ruisseau
Qu'un ogre pourrait, d'une haleine,
Boire au fond de son gobelet.

Car, en s'éloignant de sa source,
Il reçoit de petits ruisseaux;
Puis il s'avance dans sa course,
Puis il voit se grossir ses eaux.

Les hauts peupliers de la rive
Dans le fleuve sont réfléchis,
Et lorsqu'à la mer il arrive
Ses flots de voiles sont blanchis.

Commerçants de la ville fière
Dont le port est plein de vaisseaux,
Songez que la grande rivière
Est faite de petits ruisseaux.

• Les vers que nous avons publiés la semaine dernière, sous le titre: **LE RETOUR AU VIL-LAGE**, sont de Charles Nodier.



• L'acteur jouant le rôle de saint Benoît dans "Le jeu des dialogues de saint Benoît", donné sur le parvis de la basilique.

Dimanche, 21 septembre 1947

L'Action Catholique — Québec

Vol. XI, No 38 (685) — 3

LE PRINCE

Vaillant

ROMAN HISTORIQUE DU
TEMPS DU ROI
ARTHUR

PAR HAROLD R. FOSTER



Un moyen de locomotion étrange amène Aleta au village. Aleta part allègrement. Vaillant menace les conducteurs de les tuer si quelque chose arrive à son épouse.



Le Prince Vaillant murmure en aidant Aleta à mettre ses fourrures. Il est fatigué de ce que les Indiens considèrent Aleta comme une déesse, un esprit de l'autre monde. Il y aura encore une de leurs cérémonies!



Ils n'ont plus à passer par des sentiers difficiles. En hiver, les rivières gelées font des routes parfaites.



"N'est-ce pas plaisant?" s'écrie Aleta. On se croirait sur un nuage! "Je ne suis pas sur un nuage" rétorque Vaillant, "je cours sur de la glace très dure".



Tous les chefs de la tribu sont présents à la fête. La cérémonie est imposante. Les vœux sont longs et Aleta et Vaillant ne comprennent que peu de mots. Aleta comprend assez cependant pour se sentir rougir de modestie.



Les rites sont aussi longs et se terminent par la présentation de cadeaux. Le dernier présent est une jeune femme qui s'avance les bras croisés sur sa poitrine en signe de servitude.



Har Foster

Vaillant regarde cette jeune femme et se demande si elle fera une bonne servante. Mais les femmes se comprennent. Aleta fait un signe de contentement.





C'est tout ce qui reste du gros homme — il l'avait bien mérité — un être supérieur comme lui avoir une mort semblable!



Brrr! Bor et Hermine nous avaient certainement monté une belle affaire... A propos d'Hermine, elle était ici, aussi — la police a trouvé une chambre pleine de vêtements féminins. Elle a dû sentir le danger et s'enfuir, laissant le gros tout seul.



Bien! C'est comme cela... Voici Patrick!

Sortons d'ici! L'histoire de Théodore Bor est terminée, il ne reste que ce piédestal de pierre et les rats qui hantent cette maison.



Je me demande si Patrick soupçonne que j'ai vu Hermine cachée dans le coin de cette chambre... Je ne peux lui dire... Après tout, elle m'a sauvé la vie en tuant Bor.



Ah! Ils s'en vont... sans laisser de gardes, sans même fermer les portes. Aussitôt qu'il fera noir, je prendrai les vêtements d'une des servantes indigènes et je quitterai ces lieux.



Hermine, ma chère, tu as été chanceuse de te tirer de cette galère sans faire égratigner ton beau visage.



Plus tard, dans un restaurant.

N'ait pas l'air si reposé, Charles. Nous avons un autre problème. Sortir notre transport du champ de blé d'inde où nous l'avons laissé.

On s'occupe de cela!



Pendant que nous poursuivions Bor, j'ai demandé à l'armée d'envoyer une équipe avec un tracteur. Aussitôt que votre avion pourra voler, ils vont l'amener ici. Il sera à l'aéroport quand nous serons prêts à partir.

Nous! Patrick! Viens-tu avec nous? Et tes fonctions ici?



Je n'aime pas ces fonctions... Comme simple civil, je peux sympathiser avec le type qui laisse une femme criminelle s'échapper. Comme chef de police, je serais obligé de jeter ce type en prison.

Fête Mariale à Saint-Germain-de-Grantham

A l'occasion de la bénédiction solennelle d'un monument érigé à Marie Reine du monde, le 17 août dernier (solennité de l'Assomption), la paroisse de Saint-Germain de Grantham a été le théâtre de manifestations religieuses grandioses.

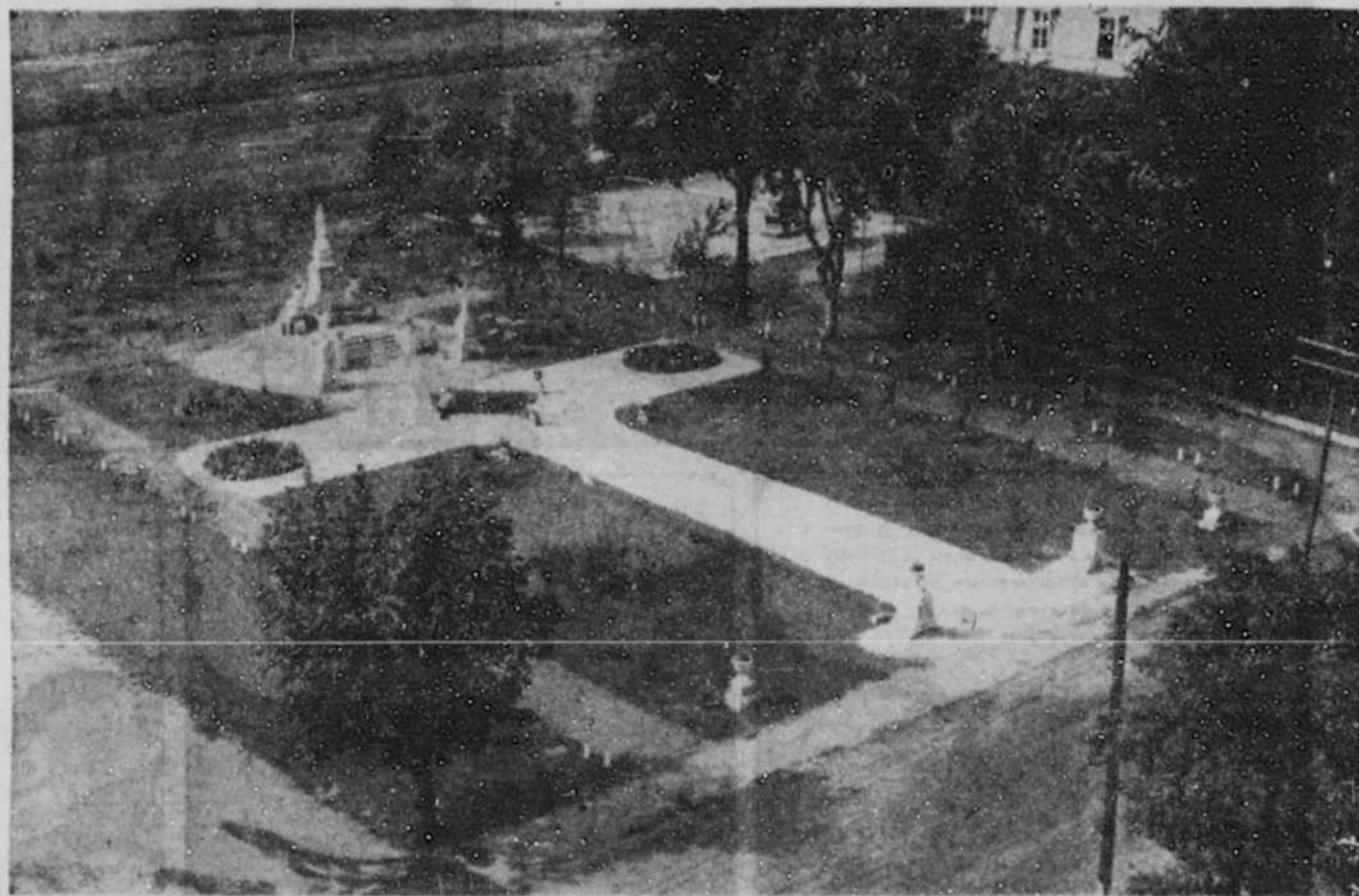
Sous l'instance des paroissiens de Saint-Germain de Grantham qui voulaient concrétiser en un geste d'amour filial leur dévotion à Marie, l'intrépide et zélé curé de la paroisse se fit l'artisan de ces fêtes mariales dont le souvenir sera impérissable dans la région.

Depuis plus d'un an la piété et la charité des paroissiens encourageaient l'érection d'un monument à Marie Reine du Monde. L'œuvre patiente du curé se voit couronner. Et le monument magnifique qui excite à la piété et fait l'ornement du village, demeurera le symbole vivant de la dévotion à la sainte Vierge et sera aussi le souvenir de la consécration de toute la paroisse à la Mère du genre humain.

Pour disposer les âmes à ce jour de grâce, un triduum fut prêché par le R. P. Victorien Cossette, o.m.i. Le dimanche jour du triomphe à Marie, une foule venue de toute la région débordait l'église et se pressait pour assister à la messe célébrée par Mgr O.-Z. Letendre, de Sherbrooke. Au chœur, Mgr Roméo Gagnon, V.G., de Nicolet rehaussait par sa présence l'éclat de la cérémonie et apportait la note encourageante au dévouement et à la piété des paroissiens qui n'ont rien épargné pour magnifier comme il convient leur Mère du Ciel.

Mgr Roméo Gagnon, V.G., représentait dans les circonstances l'évêque du diocèse Son Excellence Mgr Albini Lafortune. Avant la messe, le célébrant fit la cérémonie du pain bénit, veille coutume symbolique et bien touchante.

Convoqués pour l'après-midi, les fidèles envahissaient encore l'église pour entendre le R.P. Victorien Cossette, o.m.i. dans des exposés de la théologie mariale, et aussi pour goûter des chants soigneusement préparés pour la circonstance par l'abbé Robert Houle, vicaire de la paroisse.



• Vue d'ensemble du parc et du monument, en face de l'église et du presbytère de Saint-Germain de Grantham.

A l'issue de cette cérémonie, Mgr Roméo Gagnon, V.G., bénit solennellement le monument érigé à Marie Reine du Monde. Monsieur le curé de la paroisse se fit le porte-parole de ses paroissiens pour remercier Mgr Gagnon d'être venu au nom de l'évêque du diocèse présider cette fête mariale.

Mgr Gagnon félicita les paroissiens de leur geste de piété. Puis il démontra avec chaleur et conviction le besoin impérieux qui incombe de l'individu à la famille et à la société de faire régner Marie, Reine du Monde.

Le soir, cette fête paroissiale prit la tournure d'un congrès régional, tant le grand nombre de fidèles accourus de toutes parts se pressait dans les rues. Preuve que ce genre de démonstration religieuse répond bien à un besoin de



• C'est la "Vierge à l'enfant" que le pasteur de la paroisse a voulu entourer de tous ceux qu'Elle aime, tout comme son Divin Fils, d'un amour de prédilection.

nos catholiques de démontrer dans un culte extérieur leur foi vive, et de prendre conscience de la popularité d'une dévotion rendue évidente par la présence des 12,000 fidèles venus acclamer la Vierge de Saint-Germain.

Pour ce triomphe à Marie, Saint-Germain avait revêtu ses parures de fête. Ses rues, ses maisons et ses édifices publics décorés, pavés et illuminés présentaient une féerie inaccoutumée.

Trois arcs de triomphe s'élevaient le long du parcours qu'a suivi l'imposant défilé de la procession au flambeau.

Pour former le cortège, des groupements selon l'âge et la condition se formèrent autour des statues de la Vierge à la dénomination appropriée. C'est ainsi que les enfants de Marie entouraient un char allégorique figurant une apothéose de la Vierge de l'Assomption portée sur un nuage par des

anges. Les enfants escortaient une Vierge à l'Enfant, tandis que l'apparition de Notre-Dame de la Salette reproduite dans un char allégorique, artistement peint et décoré groupait les jeunes gens. Les adultes à leur tour faisaient cortège à la Vierge des Travailleurs, expressive allégorie de la protection mariale dont ont joui les bâtisseurs de la paroisse.

Au retour de la procession, un salut du saint Sacrement fut donné au pied du monument. Monsieur le curé de la paroisse formula ensuite les vœux de ces fêtes mariales et consacra sa paroisse à la Vierge Reine du Monde.

Une agréable surprise vint clore cette journée de prières et de triomphe. Dans le fond sombre de la place, on vit tout à coup un faisceau lumineux frapper un rocher du flanc du-

• Lire la suite en page 11

Dimanche, 21 septembre 1947



• Char allégorique représentant "la Vierge des Travailleurs". Les premiers colons n'ayant pas oublié la protection et les bénédictions de Marie sur toutes leurs entreprises, et leurs travaux, ont voulu offrir à la Vierge, dont la statue (vieille de 93 ans) est à l'honneur, dans ce char allégorique, leurs hommages d'une piété sincère et d'un amour reconnaissant.

LES MISSIONS et le relèvement social de l'INDIGÈNE

Le 27 décembre 1946, s'est tenu à Irumu, au nord-est du Congo Belge, près des sources du Nil, la réunion de la "Commission du Travail et du Progrès Social Indigène pour le Kibali-Ituri". A cette réunion Son Exc. Mgr Matthysen avait été invité au titre de "Tuteur des Indigènes". Cette invitation adressée par le gouvernement au Vicaire Apostolique du Lac-Albert est la reconnaissance officielle de l'expérience et de la compétence que ce chef de la Mission a acquises dans les questions sociales et des services nombreux qu'il a rendus jusqu'ici aux indigènes.

Développement de la région du Lac Albert

Arrivé au Lac-Albert au cours de la première guerre mondiale, Mgr Matthysen a assisté à l'évolution économique, agricole et sociale de ce territoire. Il a connu cette région sans route, sans industrie et sans commerce. Lors de son arrivée, les indigènes vivaient encore comme ils avaient vécu pendant des siècles. Habillé de façon primitive, logés dans des cases misérables, nourris au gré des saisons, leur idéal bien terre-à-terre était uniquement de vivre et de se propager. Ils ne se rendaient pas encore compte que l'arrivée des colonisateurs avait mis un point final à une longue période de retard et d'obscurité.

Avec les découvertes de gisements d'or, l'organisation ECONOMIQUE du pays se déclencha. En effet, l'installation de la Compagnie des Mines d'Or de Kilo-Moto eut pour résultat le développement synchronisé de toute la région. Les mines avaient besoin de personnel, employés et ouvriers. Ces ouvriers et ces employés, à leur tour, réclamaient des vivres et des produits manufacturés nécessaires à la vie familiale. Le commerce ainsi s'organisa.

Des routes couvriront bientôt le pays. Les transports automobiles permirent d'intensifier les échanges.

Le développement AGRICOLE suivit de près le développement industriel. Les Congolais, très peu prévoyants par tempérament, furent poussés à la culture plus intensive et plus extensive de leurs terres. La vente des produits agricoles leur permit alors d'acheter les objets divers dont ils commençaient à sentir le besoin.

Le développement SOCIAL ne fut ni moins sensible ni moins rapide. Les enfants mal habillés, sales et maigres du début firent place à d'autres enfants bien habillés, propres et bien nourris. L'éducation alla progressant. En plus grand nombre les Congolais reçurent une instruction plus soignée. Certains parmi eux firent leurs études secondaires, quelques-uns même poussèrent jusqu'à la philosophie. Ils savent maintenant lire le français et le comprennent aisément.

La seconde guerre mondiale, en exigeant la mobilisation de tous pour un effort de guerre durable et sérieux, hâta d'ailleurs cette évolution.

L'oeuvre de la Mission dans cette évolution.

La Mission catholique n'assista pas passive à ces bouleversements sociaux. En vue de trouver sur place un surcroît de ressources qui lui permit de faire face aux exigences nouvelles et de développer ses oeuvres de charité et d'éducation, le Vicaire Apostolique entreprit la création de domaines agricoles, qui, bien souvent du reste, furent à la tête du progrès. Cette initiative, en même temps qu'elle apportait à la Mission une aide utile,

permettait au Vicaire Apostolique d'acquiescer une expérience précieuse qui fit de lui une autorité au sujet de la main-d'oeuvre indigène. Il pouvait constater dans ces centres agricoles, ainsi que dans les autres entreprises de la Mission: menuiseries, forges, constructions, etc., ce que l'on peut attendre du travail de l'indigène. Il pouvait également constater l'emploi que les ouvriers font de leur salaire, les gaspillages auxquels ils se livrent les jours de paie et leurs vraies nécessités. Il pouvait parler d'autorité au sujet de l'impôt et de la charge réelle que celui-ci constitue pour l'indigène.

De plus, les missionnaires circulent sans cesse dans les villages pour assurer le service religieux. Ils purent ainsi se rendre compte que les campagnes se vidaient, afin de fournir aux centres industriels les ouvriers qu'attirent les salaires élevés. Grave problème que celui de la dépopulation des campagnes, car les champs doivent continuer à produire pour assurer à tous le ravitaillement indispensable.

Par ses écoles, enfin, la Mission catholique joua dans l'évolution sociale un rôle de premier plan. C'est elle qui a formé la plupart des "évolués", au point de vue moral comme au point de vue professionnel. Ils sont ses enfants et elle désire pour eux le bien-être matériel et spirituel.

Aussi, lorsque les officiels, les employeurs et les employés se réunirent à Irumu pour s'y entretenir en commun des questions sociales les plus importantes, Mgr Matthysen avait-il sa place toute désignée au milieu d'eux. Car, mieux que personne, il connaît les Congolais, il comprend leur mentalité, il sait leurs besoins au point de vue du salaire ou de l'alimentation.

Nul doute que ces réunions, où ni la bonne volonté ni la compétence ne font défaut, ne contribuent à une meilleure entente mutuelle et à un constant développement social du salariat indigène. (Fides)

Le petit courrier SANCTORAL

Bx Contardo Ferrini, tertiaire

...Le Bx Contardo Ferrini, dont la vie sainte constitue précisément le miracle et le prodige, selon l'expression de S. S. Pie XII, à la cérémonie de béatification, était un fervent tertiaire de saint François.

Un jour, il vint frapper à la porte du couvent des Frères Mineurs de la rue Maroncelli, à Milan, pour demander de pouvoir réaliser son noble désir... Le directeur du Tiers-Ordre, un saint homme lui aussi, pieux et ardent, était alors le P. Giangiacomo Savoldelli de Bergame. Dans la petite église de l'Immaculée de Milan, le 6 janvier 1886, notre bienheureux recevait, des mains du P. Savoldelli, l'habit franciscain du Tiers-Ordre. Le 6 février de l'année suivante, il émettait sa profession; l'année 1947 commémorait donc le 60ème anniversaire de cet événement.

Le 6 janvier 1923, en présence du cardinal-archevêque de Milan, une pierre commémorative fut solennellement inaugurée pour fixer le souvenir de son entrée dans la milice céraphique.

En faisant profession dans le Tiers-Ordre, il choisit comme protecteur saint François lui-même. La Fraternité de Saint-Antoine de Milan, à laquelle appartenait le Bx Contardo Ferrini était capable de donner de "ces saints authentiques", comme s'exprimait S. S. Pie XII. A l'école du Patriarche d'Assise, Contardo Ferrini deviendra l'homme de Dieu et l'homme de tous, partageant sa journée entre l'étude et la prière sachant encore trouver le temps pour la vie sociale et converser avec les amis. Tertiaire depuis 1886, dit le Décret sur l'héroïté des vertus (8 fév. 1913), il en observait avec soins toutes les prescriptions. Notre bienheureux s'efforça d'imiter saint François dans sa pureté et son détachement, dans sa charité et son apostolat, dans son humilité, dans sa joie sainte et pure, dans son amour de la nature, dans son respect pour la sainte Eglise.

Oncle ARTHUR

Miettes de L'HISTOIRE

SAINT FRANÇOIS DE PAULE EN VOYAGE

Saint François de Paule se rendant à Plessis-lès-Tours sur la demande de Louis XI, traversait Lyon avec son escorte, commandée par un certain Guynor.

Le sieur Guiot-Vachard, hôtelier du Griffon, avait été chargé par les conseillers de la ville d'héberger le saint homme et sa suite.

Le compte de cet hébergement est curieux à plus d'un titre.

On avait alors 66 pains pour 2 livres, 7 sols, 2 deniers tournois; 7 pigeons coûtaient 8 sols; 6 poules 10 sols. On avait 23 pigeons et 13 poules pour 2 livres 5 sols (la livre équivalait à 1 franc à peine). 2 quarts de vin (quatre pintes, et la pinte équivalait à 93 centilitres) coûtaient 4 sols.

A en juger par le compte de Guiot-Vachard, l'escorte de saint François de Paule était prodigieusement altérée. Guynot débuta en avalant deux quarts; après quoi, il s'attabla pour déjeuner et engloutir encore deux autres quarts.

Piqués d'émulation, ses compagnons font une consommation effroyable de quarts, et c'était du vin clair. On en absorbe avant, pendant et après le dîner, le goûter et le souper, et on but ainsi 60 quarts.

Pour servir tout ce vin, l'hôtelier Guiot-Vachard avait été obligé d'acheter trois douzaines de verres, dont il y a, signale-t-il timidement, "deux douzaines de perdues".

Pendant que l'escorte de saint François de Paule, faisait ainsi ripaille et se gorgait de venaison, de gigots, de lard, le tout copieusement arrosé de vin clair, le Saint était resté

-- Petite galerie --

HISTORIQUE CANADIENNE



Gilles HOCQUART

Gilles Hocquart, d'une famille originaire de Champagne, était le troisième fils de Jean-Hyacinthe Hocquart, conseiller du roi et intendant de Toulon. Il était appelé le chevalier. D'abord commissaire de la marine en France, il obtint du roi en 1729 la charge de commissaire général de la marine avec fonction d'intendant en la Nouvelle-France. Il était à son poste depuis quelques mois déjà lorsque un décret de Versailles, du 21 février 1731 le nomma intendant au lieu et place de M. Despéry. Son administration fut une des plus intelligentes et des plus efficaces dont ait joui la colonie. Il accomplit de nombreuses réformes et travailla activement à développer les ressources du pays.

Hocquart fut remplacé par Bigot en 1748. On le retrouve aussitôt intendant à Brest, en 1749. Et quelques années plus tard, en 1753, conseiller d'Etat: Le marquis de Montcalm qui le rencontra à Brest lors de son départ pour le Canada en 1756, rend à sa probité un rare témoignage. "M. Hocquart, écrit-il dans son journal, a été vingt ans intendant en Canada sans avoir augmenté sa fortune, contre l'ordinaire." Nous ne connaissons pas encore la date de son décès.

Le savez-vous?

On trouvera les réponses en page 13

- 1.—Que signifie l'expression latine: ETIAM PERIERE RUINAE?
- 2.—D'où vient l'appellation: "Chapelet de sainte Brigitte"?
- 3.—Que faut-il entendre par la "VULGARE"?
- 4.—Quel Etat américain occupe le cinquième rang au point de vue de la population?
- 5.—Qu'est-ce qu'un ESTRA-DIOT?
- 6.—Qu'est-ce que la CONVALESCENCE?

dans son chariot de voyage. Son repas, plus que frugal, se composait de deux livres de raisins secs, de pommes et de cidre.

Vol. XI, N° 38 (689) — 7



• Françoise fait la chasse aux papillons. On voyez-vous ses trois amies Suzette, Simone et Jacqueline, qui viennent de se joindre à elle?

• Solution du problème de la semaine dernière. — L'un des chiens se trouve en face de l'oiseau, dans la paroi verticale du talus; l'autre est visible dans la partie supérieure du dessin; son museau est formé de deux branches qui s'ouvrent en fourche irrégulière et vont rejoindre les branches de l'arbre sis à droite. Le chasseur est contigu à ce même arbre; les irrégularités du tronc dessinent les contours de son visage, qui se présente de profil.

• De quelle utilité, de quel profit pour le vrai bonheur d'un peuple pourrait être une législation qui ne repose pas sur la foi en Dieu, qui affecte de la dédaigner comme inconcluante et superflue, ou qui a honte de prononcer seulement le saint nom de Dieu?

PIE XII

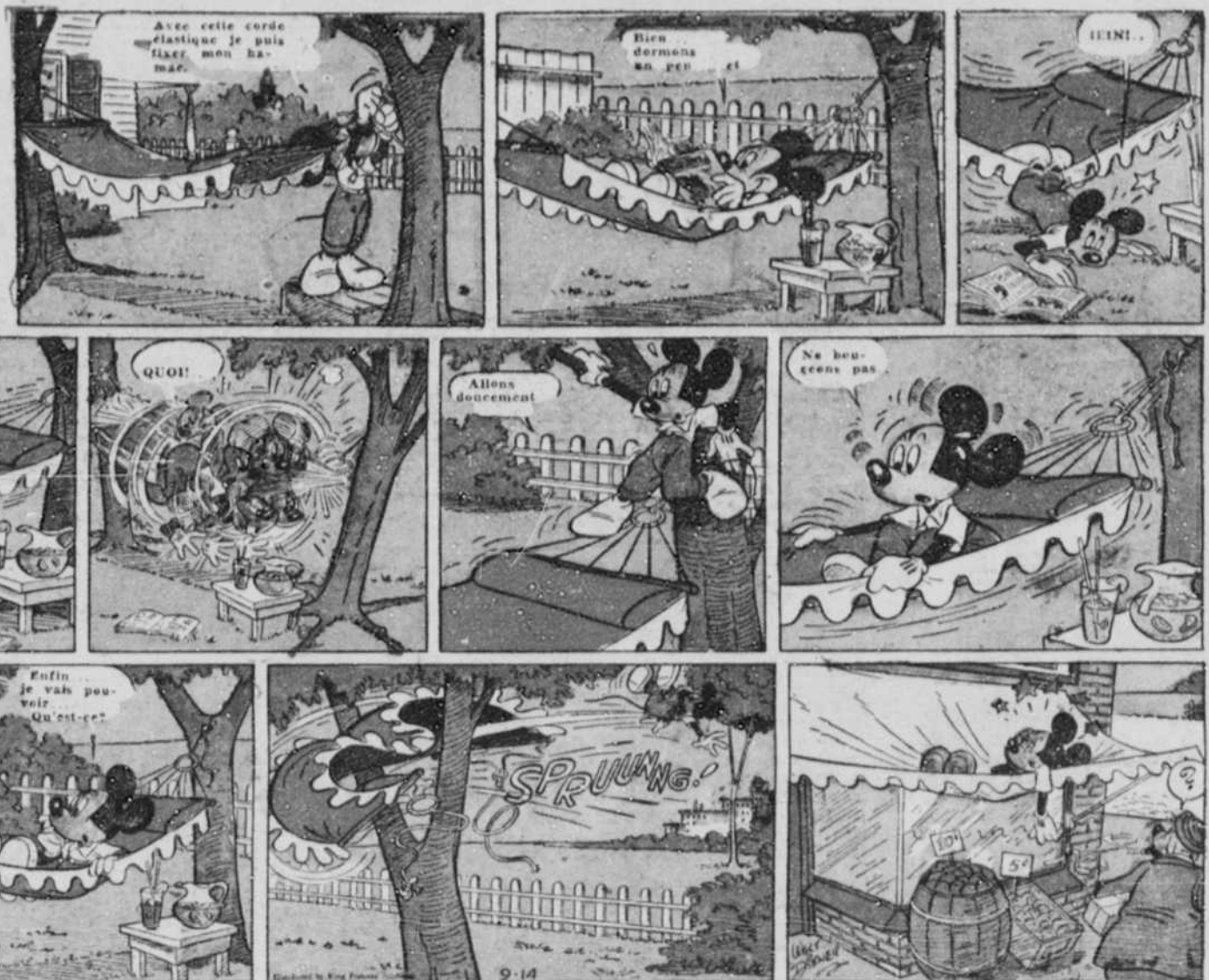
Dimanche, 21 septembre 1947

L'Action Catholique — Québec



LA SOURIS MIQUETTE

par
Walt Disney



Walt Disney
présente

L'ONCLE REMUS

et ses
contes de
JEAN LAPIN

Nous avons un rendez-vous avec
Compère Renard.





CHRONIQUE des JEUNESNATURALISTES

Directeur : Louis-Philippe AUDET, 88, Grande Allée, Québec

No 622

21 Septembre 1947

L'Alouette hausse col

• par Claude MELANCON

L'alouette commune, symbole d'espoir chez les Gaulois, inspiratrice des poètes et cible des chasseurs au miroir a été importée aux États-Unis et dans l'île de Vancouver, mais elle est encore inconnue dans l'Est du Canada. Un autre chanteur du soleil et de l'azur, dont l'habitat s'étend à l'Europe et à l'Asie, perpétue dans notre province les mœurs charmantes de la famille. Appelé *Hausse-col* en France, d'après la demi-lune noire que le mâle porte sur la gorge. *Alouette cornue* aux États-Unis à cause des deux minces pinceaux de plumes noires qui se dressent aussi sur la tête du mâle pour marquer la surprise et la passion, il a reçu des savants le nom d'*Alouette des montagnes* sans doute parce qu'il se tient surtout en plaine, de préférence dans les champs incultes.

Le nom importe peu. Il suffit que cet oiseau, de la grosseur d'un Merle bleu, soit une véritable alouette, caractérisée par le prolongement en épéron du doigt postérieur et qu'il nous fasse entendre la cascade de ses notes fraîches comme la rosée, gaies comme le matin.

C'est le mâle — toujours — qui est l'artiste de la famille et il n'est jamais plus inspiré qu'au temps des amours. C'est pour la compagnie accroupie sur le nid d'herbe et de mousse pose sur le sol qu'il prodigue son talent et vide son cœur. Pendant qu'elle couve sur leur matelas d'herbes et de plumes trois à cinq oeufs verdâtres tachetés de brun il s'agit et la distrait de son chant.

D'abord il s'envole, entreprend quelques circuits capricieux autour du nid, comme pour tâter l'air. En même temps il commence une chanson simple, très douce. Tout à coup, il rencontre le courant ascendant qu'il cherchait. Il signale cette découverte d'une note joyeuse, plus forte. Puis il suit la spirale du vent, s'élève d'un palier, marque une brève pause en planant, égrène des notes fraîches, s'élance de nouveau en tournant, monte plus haut, toujours plus haut. La grisaille des hauteurs, bien connue des pilotes d'avion, s'empare de lui. Ajoutée à sa joie de vivre, d'aimer, d'être oiseau, elle le transporte. Son chant l'étouffe, son cœur déborde. Il veut crier son bonheur à l'infini. Nous l'avons perdu de vue là-haut, il s'est déjà fondu dans la lumière, que nous entendons encore parfois se choquer ses notes cristallines et chéopitées. Le naturaliste Forbush a écrit "qu'il chante alors à la porte du paradis"...

Mais il n'entre pas. Soit fatigué, soit attachement à sa compagne, soit amour des glissades aériennes il revient en dessinant de longues spirales, toujours extasié, le bec plein de mélodie. Ce n'est que lorsqu'il a achevé son hymne d'amour qu'il aperçoit la terre. Alors, fermant brusquement les ailes, il se laisse tomber comme une pierre.

Au moment de s'écraser il se ressaisit, étend les ailes, freine, vire avec grâce et atterrit près du nid où la femelle rumine ses espoirs.

Ce transport d'allégresse, ce tour de ciel musical, le Hausse-col le répète plusieurs fois, car si, à l'encontre de la pluralité des oiseaux, il n'a qu'une mue par année, en août, en revanche il aide à élever deux ou trois familles par saison. Aussi longtemps que sa compagne veut couvrir, lui, la régale de ses acrobaties et de son chant et, se prenant au jeu, s'enivre de ses propres efforts pour lui plaire.

L'étonnant est qu'il daigne redescendre. Après ces ascensions répétées, ces exercices de chant qui développent ses poumons, on l'imagine assez bien se perdant pour de bon dans l'espace, errant dans le bleu jusqu'au trépas et mourant en plein ciel sur un dernier cri d'amour.

La réalité n'est pas moins belle. Comme tous les poètes le Hausse-col adore la compagnie des nuages, mais il préfère sentir la terre sous ses ergots. Il sait bien qu'on ne vit pas de rayons de soleil ni de gorgées d'azur. Après ses fugues magnifiques il revient sagement au sol.

A terre il veille sur ses petits, aide leur mère à les nourrir d'insectes qui pour nous sont nuisibles, puis il mène sa famille picorer, jusque sur la neige, les graines de mauvaises herbes. Son régime est aux quatre cinquièmes végétarien.

Il est si bien adapté à son milieu, il est si foncièrement terrien qu'il ne sautille pas à terre comme la plupart des oiseaux arboricoles: il marche.

Mais il peut aussi courir et lorsqu'un danger le menace il sait se cacher dans

les touffes d'herbe, se dérober derrière les mottes, se confondre avec le milieu. C'est pourquoi il hésite toujours à s'envoler. Si nous l'y forçons il fait un tour et revient se poser derrière nous.

Pour d'autres raisons, plus louables encore, la femelle couveuse ne quitte ses oeufs qu'au tout dernier moment. Lorsque ses petits sont à la veille d'éclore, il faut presque marcher dessus pour la faire partir. Après ses absences, forcées ou non, elle prend la précaution d'atterrir à une certaine distance de son nid et de l'aborder à pied, en faisant un détour et en se cachant.

Le Hausse-col est grégaire. Une fois les petits éduqués les familles se réunissent en bande et dorment à terre de compagnie. Volontiers elles s'associent aux Bruants et aux Juncos qui partagent leurs goûts. Ils nous quittent ensemble à la fin de l'automne et vont hiverner sur les plages ou les champs des États-Unis.

Les classificateurs reconnaissent plusieurs sous-espèces d'*Alouettes* hausse-col, mais la plus commune est l'espèce type (*Aloua alpestris*) qui nous arrive en mars et établit souvent son premier nid sur un tas de neige. On la distingue de l'*Etourneau* des prés aux rectrices blanches que porte ce dernier, au vol différent et surtout à la façon de chanter. L'*Etourneau* des prés se perche pour vocaliser, mais le Hausse-col, de taille plus petite, ne s'appuie que sur son amour pour remplir le ciel de mélodie.

Le COCA et la COCAINE

• Causerie dialoguée par M. Roger Gauthier.

Monsieur Nolet. — La semaine dernière, M. Jacques Rousseau nous parlait de la gomme à mâcher. Y a-t-il quelque rapport entre le sujet traité par M. Rousseau et celui d'aujourd'hui, le Coca et la Cocaïne ?

M. Gauthier. — Ma foi, on peut toujours relier les deux entretiens. La gomme à mâcher est le masticatoire de l'Américain moderne. Mais, comme dit le proverbe, rien de nouveau sous le soleil. Avant la venue des blancs, les Indiens, qui furent les premiers Américains, avaient créé une civilisation très brillante. Et le Coca était le masticatoire de certaines tribus indiennes.

M. Nolet. — Qu'est donc que le Coca ?

M. Gauthier. — Le Coca est un arbuste originaire de l'Amérique du Sud. Il croît sur le versant oriental des Andes, surtout entre 2,000 et 6,000 pieds d'altitude. On le rencontre à l'état sauvage du Pérou à la Bolivie. Mais il est aussi abondamment cultivé et il est maintenant répandu, depuis le détroit de Magellan jusqu'à la mer des Caraïbes. Dans certaines régions, il y a près de chaque habitation des arbustes de Coca entretenus avec soin.

M. Nolet. — Voilà une plante qui paraît jouir d'une grande popularité. Quelle partie de la plante emploie-t-on ? Est-ce un latex comme pour la gomme à mâcher ?

M. Gauthier. — Non. C'est la feuille. Trois fois par année, on récolte une partie des feuilles, de l'arbuste, et on les sèche avec précaution au soleil. Jamais on ne les utilise à l'état frais. Elles ont une saveur amère et laissent dans la bouche une impression brûlante.

M. Nolet. — Cet usage de la feuille de Coca est-il ancien ?

M. Gauthier. — Dans les régions où il pousse, le Coca était employé par les Indiens bien avant la venue des blancs. On sait que dans les Andes il y eut autrefois un grand empire indien, celui

des Incas. Dès ce moment, le Coca était connu et utilisé.

M. Nolet. — Je vois. L'Indien des Andes mâchait la feuille de Coca comme ses successeurs blancs mâchent de la gomme.

M. Gauthier. — Pas tout à fait. D'abord, en réalité, l'Indien ne mâche pas la feuille. Il la met tout simplement dans sa bouche, avec un peu de cendre ou de chaux. Sans mastiquer aucunement, paraît-il, il garde le tout dans sa bouche, sous sa joue qu'il gonfle. De temps à autre, il ajoute un peu de chaux. Une bouchée de Coca dure ainsi plusieurs heures.

M. Nolet. — C'est une coutume comme une autre, et qui n'est pas plus ridicule que certains de nos usages. Feuille de Coca ou de Tabac, il y a vraiment peu de différence.

M. Gauthier. — Pour les Indiens, cependant, l'emploi de la feuille de Coca n'était pas un simple passe-temps. La feuille de Coca possède des propriétés stimulantes remarquables, qui leur permettaient d'accomplir de longues marches et de durs travaux sans éprouver de fatigue. Dans certaines régions, aucun Indien ne serait parti sans avoir avec lui, dans un contenant approprié, sa provision de Coca, avec la chaux ou la cendre qui doit l'accompagner.

M. Nolet. — Singulières propriétés !

M. Gauthier. — Un voyageur qui, assez récemment, visita ces contrées, raconte qu'il a observé les porteurs indiens marcher rapidement et de longues distances, sans donner signe de fatigue. Ceux-ci prenaient un peu de gruau pour leur premier repas du jour, parcouraient à la hâte les sentiers de montagnes, sans manger le midi, ne s'arrêtant que le soir pour consommer un peu de nourriture. Grâce aux feuilles de Coca qu'ils gardaient continuellement dans leur bouche, ils supportaient allègrement les plus dures épreuves physiques.

M. Nolet. — Je comprend l'intérêt de cette plante. Elle devait être très en vogue chez les Indiens.

M. Gauthier. — Dans certaines tribus au moins. La superstition s'y mêlait sans doute, et l'imagination devait aider à son efficacité. Le Coca était honoré dans les cérémonies sacrées. On a même conservé le texte d'une prière à l'Inca où se trouvent exaltées les vertus du Coca.

"O dieu puissant, fils du soleil et des Incas, tes pères, toi qui connais les bienfaits accordés tes peuples, laisse-moi invoquer les bienfaits du coca divin, dont tes sujets privilégiés ont le privilège de jouir, grâce à tes pères, le soleil, la lune et la terre et les collines sans limites."

M. Nolet. — Pareille plante a dû intriguer les blancs. J'imagine qu'on a recherché à quelles substances elle doit son action.

M. Gauthier. — Oui, et le Coca fournit une drogue encore employée en médecine, la cocaïne, qui possède entre autres propriétés, celle de rendre insensible à la douleur.

M. Nolet. — La cocaïne est donc un anesthésique.

M. Gauthier. — Justement. Et, pour le dire en passant, on a célébré, il y a quelques semaines, le 16 octobre plus exactement, le centenaire de l'emploi de l'anesthésie dans les opérations chirurgicales. Était-ce bien là la toute première opération ainsi pratiquée, on le discute encore. Ce qui est sûr, c'est que, à la date du 16 octobre 1846, à l'hôpital général de Boston, le chirurgien chef, le Dr Warren opérait un patient que le Dr Murton, un dentiste, avait endormi.

M. Nolet. — Et quelle substance employait-on pour insensibiliser le patient ?

M. Gauthier. — L'éther. Mais par la suite, on rechercha d'autres produits doués de propriétés plus ou moins semblables. En 1860, le chimiste Niemann extrayait de la feuille de Coca un alcaloïde qui fut appelé la cocaïne. Plusieurs années plus tard, vers 1880, on reconnut à cette substance la propriété de rendre insensible à la douleur. La cocaïne fut particulièrement employée pour produire l'anesthésie locale, entre autres dans les cas d'extraction de dents.

M. Nolet. — A ce que je vois, nous devons beaucoup aux dentistes. Ils ont tout fait pour alléger nos souffrances, et c'est bien à tort qu'on les redoute.

M. Gauthier. — Oui, certes. Et pour mesurer l'importance des anesthésiques, il suffit d'imaginer ce que devait être avant leur emploi, un cabinet de dentiste, pour ne rien dire d'une salle d'opération.

M. Nolet. — Si l'on faisait un sketch radiophonique là-dessus, le bruiteur y tiendrait sûrement le premier rôle. Mais nous nous éloignons du sujet. La cocaïne provient donc de la feuille de coca, et celle-ci était un masticatoire des Indiens des Andes, ces hautes montagnes de l'Amérique du sud. Y a-t-il quelque chose à ajouter ?

M. Gauthier. — Peut-être faudrait-il noter que la cocaïne tend à être remplacée. C'est en effet un produit dangereux, dont l'emploi abusif entraîne les plus graves désordres de l'organisme. Même les Indiens, qui utilisaient simplement la feuille de coca, n'échappaient probablement pas à ces effets néfastes. Aussi chimistes et pharmaciens se sont mis de la partie. Ils ont trouvé des substituts, des produits moins dangereux et parfois plus efficaces.

M. Nolet. — L'étude d'un seul médicament nous a menés loin, jusqu'en Amérique du sud avant Christophe Colomb.

M. Gauthier. — Il en est souvent ainsi quand on retrace l'histoire des plantes utilisées par l'homme. Par exem-

• Lire la suite en page 11

Le Courrier d'ANDRÉE

A ma correspondante de St-Tharcisius, comté de Matapédia,

Chère amie,

J'ai égaré votre adresse et je suis dans le doute à savoir si c'est bien vous qui avez réclamé des vêtements usagés pour vos petits. Une jeune fille des États-Unis, ayant lu votre annonce dans les colonnes du Courrier, m'écrit pour entrer en contact avec vous, pour vous faire parvenir des vêtements.

Si vous vous reconnaissez en lisant ces lignes,

Adressez-vous donc à :
Mademoiselle E. Chicaine,
167, Elm Street,
Southbridge, Mass.
E. U. A.

Bon succès à vous et merci de tout cœur à Mlle Chicaine.

Chère Françoise,

Le choix d'une basse messe privilégiée serait très à propos dans l'occasion que vous me mentionnez. Tout en conservant une reconnaissance à cette religieuse, souvenez-vous de tout le respect qui doit marquer vos rapports et en constituer le charme. Écrivez-moi de nouveau et au revoir.

Chère Charlotte,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre longue lettre. Soyez persuadée, petite amie, que votre cas m'a vivement touchée. Une bonne amie, à qui j'en ai parlé, s'offre de correspondre avec vous, pour vous redonner le sourire et la gaieté. Son adresse que je vous offre, sous le couvert de l'abréviation vu sa publication, est la suivante:

Mlle Louise C.
Case Postale 610,
Rimouski, P.Q.

Écrivez la première et je réponds de la bonté et de la compréhension de votre future amie. Bon courage et au revoir.

A mon amie "qui a hâte de savoir",

Vous ne me mentionnez pas si vos poils follets sont nombreux ou pas. Si vous en avez peu, teignez-les au peroxyde. Ce produit est en vente dans toutes les pharmacies. Toutes les marques sont bonnes.

Dans certains salons de beauté,

on se sert d'électrolyse.
Bon succès et au revoir.

Chère Thérèse de Québec,

1. Après consultation, on me suggère de vous dire de vous adresser au docteur Paul Painchaud, rue St-Jean, Québec.
2. Je suis de votre avis pour Radio-Canada.

3. Voici la signification approximative des noms énumérés:

Roger: cruel.
Etienne: noble.
Lucile: charmante.
Denise: orgueilleuse.
Jean-Maurice: sec.
Victor: fort.
Jean-Paul: éloquent.
Jean-Serge: fanatique.
Thérèse: aimable.

4. Votre écriture promet, quelques années encore et elle sera la caractéristique d'une personne cultivée.

5. Vous êtes charmante, vous avez une curiosité de bon aloi qui vous mènera loin. Vous êtes courageuse.

6. Votre poids normal devrait être d'environ cent dix-huit livres.

Bonne chance et au revoir.

Chère amie qui signe,
"J'ai hâte de vous lire",

Une amie à moi, excellente femme d'intérieur, me suggère de peindre les murs avec la nouvelle peinture à l'eau, cette peinture sèche très vite et coûte peut-être \$1.50 pour rafraîchir toute une chambre. Quant aux planchers, une couche de peinture serait suffisante pour rafraîchir pour toute la durée de votre séjour dans cet appartement.

Le coton à fromager teint de couleurs pasteltes ornent gentiment vos fenêtres. Après ces légères transformations, tout reprendra vie dans votre intérieur.

Bonne chance et donnez-moi de vos nouvelles, je m'intéresse à votre cas.

Un bonjour au mari et au revoir.

Je serais reconnaissante à celui ou celle qui accepterait de faire parvenir à la jeune fille citée mentionnée:

Mlle Gilberte LeBel,
St-Jeanne d'Arc,
Comté de Matapédia,
les copies de chansons: "Sérénade

de Portugaise" et "Five minutes more".

Prière de communiquer directement avec l'intéressée.

Chère Louise,

Vous êtes gracieusement et aimablement invitée à écrire à M. Maurice Martel, St-Elisabeth de Warwick, comté d'Arthabaska, P. Q.

Dorénavant, ce sera la formule nouvelle pour permettre l'échange de correspondance. Celui ou celle qui manifestera le désir de correspondre à une demande publiée préalablement, sera sollicité de cette façon.

Votre toute dévouée.

Mademoiselle Marie - Paule Cloutier, de Sully, comté de Témiscouata, serait reconnaissante à celui ou celle qui voudrait bien lui envoyer la copie des chansons suivantes:

"Adieu Hawaii",
"Écrivez-moi pour l'absence",
"La prière de Louise".

Je remercie à l'avance celui ou celle qui obligerait notre amie et pris l'intérêt de communiquer directement avec la destinataire.

Chère Catherine,

J'ai lu avec beaucoup d'admiration et d'intérêt le petit poème "Réverie d'un soir".

Croyez-moi, petite amie, avec beaucoup de lectures, bien faites; une étude soignée de la syntaxe française et la vue de quelques beaux films français bien choisis; vous parviendrez à un degré de culture qui vous permettra de décider de l'orientation de votre vie intellectuelle. Écrivez-moi souvent, je me ferai un plaisir de vous indiquer des lectures, pièces de théâtre, poèmes ou autres qui pourraient vous être utiles. En attendant, je conserve le joli poème en souvenir.

A bientôt, au revoir.

Je serais reconnaissante à qui voudrait bien envoyer à Mlle Rancourt, les demandes qu'elle formule ci-dessus.

Prière de communiquer directement avec l'intéressée.

Chère Andrée,

Seriez-vous assez bonne de publier

dans votre courrier les demandes de chansons suivantes: "O Canada pays rempli de gloire"; "Les agents d'assurances"; "La valse des lilas".

Chère Andrée, comment trouvez-vous mon écriture?
Mlle ALBERTA RANCOURT
Lac Gravelle
Abitibi, P.Q.

Chère Andrée,

1) Pouvez-vous s.v.p. me dire par mon écriture mon caractère, je suis brun.

2) Quel cadeau offrir à un frère ou ami qui prononce des vœux perpétuels.

Merci chère Andrée.

Cher ami,

1. Votre écriture très nette et décidée pourrait très bien être celle d'une femme comme celle d'un homme.

Cependant, j'y lis de la fermeté, de l'esprit de décision, et une ambition de devenir une personnalité.

2. Un rasoir électrique, un nécessaire de toilette pour le voyage, des livres de littérature, un réveil-matin, etc.

Bon succès et au revoir.

Chère Andrée,

Pourriez-vous me dire comment je pourrais dissimuler mes omoplates, lesquels sont très ressorties?

Comment pourrais-je également faire disparaître les cernes autour de mes yeux?

Je vous prie aussi de bien vouloir m'enseigner un remède pour arrêter la transpiration sous les bras; j'ai fait usage de tous les produits possibles, et toujours sans succès. Je ne puis porter une toilette, qu'elle est aussi-tôt abimée.

CHRISTINE X

Chère Christine X,

1. Des robes aux épaules rembourrées dissimuleront vos omoplates.

2. Pour les cernes sous les yeux, employez une crème onctueuse la nuit, le jour, un peu de fond de teint d'un ton plus prononcé que la poudre employée habituellement.

3. La poudre "Quest" est excellente pour la toilette et les sueurs excessives.

Quant à vos robes, coupez-les des sous-bras doublés de caoutchouc, lavables.

Bon succès et au revoir.

Chère Andrée,

1) Quel est le caractère d'une personne née le 7 septembre et le 14 septembre.

2) Que signifie mon écriture.

Chère amie de Baie-St-Paul,

1. Les personnes nées le 7 septembre sont généreuses, franches et courageuses.

Quant aux personnes nées le 14 septembre, elles sont sensibles, droites et pleines d'idéal.

2. Votre écriture est celle d'une jeune fille ardente, enthousiaste, désireuse de s'améliorer.

Bonne chance et au revoir.

MADAME,

Il y a de cela environ un an et demi, je lisais sur un journal, un article, nous annonçant la circulation des magazines français, ressemblant au "Charme", à "Mademoiselle", etc. J'ai égaré l'adresse du dépositaire, mais je suis certaine qu'il demeure à Montréal. Seriez-vous assez aimable de faire paraître sur votre courrier l'adresse en question. Merci à l'avance.
Un admirateur G. G.

Cher G. G.

Je vous engagerais d'adresser votre question au Service de Presse Française, Ambassade de France, Ottawa.

Bon succès et au revoir.

SERVICE DE CORRESPONDANCE

Grande brunette de 34 ans, distinguée et sérieuse, demande correspondante de 35 à 45 ans, célibataire, ou veuf de bonne éducation, bon rationnel, et sérieux.

Les réponses pourront être adressées comme suit:

Mlle JACQUELINE BERGER,
Poste restante,
Mont-Joli, cté de Matane, P.Q.

Voici notre liste habituelle de soldats d'Indochine, désireux de correspondre avec de jeunes Canadiennes françaises:

SERGEANT GEORGES DELARUE,
Hère Compagnie, S.M.E., S.P. 64039, T.F.E.O.

CHASSEUR ROBERT VALLANCE,
1-er R.I.C., 316 Compagnie, S.P. 54393, B.P.M. 422A - T.O.E.

CHASSEUR ADRIEN JULLION,
1-er R.I.C., 316 Compagnie S.P. 54393, B.P.M. 422A - T.O.E.

CHASSEUR PARACHUTISTE ANDRÉ PORTELETTE, S.P. 71974, B.P.M. 403.

SERGEANT GILBERT TOUPENSE,
III Légion de G.R.M., 316 Escadron, S.P. 59457, Extrême-Orient.

SERGEANT JEAN NARD, Légion de G.R.M., 316 Escadron, S.P. 59457, Extrême-Orient.

MONSIEUR JACQUES MOONS, 28, rue Darfert Rochereau, Lille (Nord), France.

SOLDAT ROBERT PEMOT, S.P. 50746 - T.O.E.

La Philatélie

LES TIMBRES COMMEMORATIFS

Ceux qui déniaient tout intérêt à la philatélie complèteraient, peut-être fort heureusement, leurs connaissances générales en examinant les vignettes réservées, pour une grande part, à des commémorations qui dépassent parfois le cadre national.

Les esprits chagrins ne manqueront pas de faire observer que les prétextes les plus divers servent à lancer des émissions qui se renouvellent sans cesse, au grand dam des infortunés collectionneurs.

Toutefois, si nous restons uniquement sur le plan instructif, que d'enseignements à tirer de la lecture à laquelle je me suis livré.

Ainsi le Brésil, par un timbre sorti le 14 mars, m'a permis de connaître le poète Castro Alves.

La série de l'Exposition internationale de l'Art Contemporain, créée en Egypte, reproduit notamment le buste de la reine Nephritti et le masque de Tout-Ank-Amon de célèbre mémoire.

Dans les vignettes destinées par la Grèce à célébrer le rattachement des îles du Dodécannèse à la mère patrie, on trouve en particulier le Château de Castellorizo, le portrait de Xanthos, la statue d'Hippocrate et le Colosse de Rhodes.

Dimanche, 21 septembre 1947

Encore un poète, en Pologne cette fois, Emil Zagodliewicz.

Saint-Marin a consacré six valeurs: trois "poste" et trois "avion" à la glorification du célèbre homme d'Etat que fut le regretté Franklin Roosevelt.

J'ai gardé pour la fin l'émission du Honduras en l'honneur du premier Congrès des Archéologues des Caraïbes! Les timbres composant cette série de poste aérienne représentent les monuments et les reliques de l'ancienne civilisation des Mayas.

Avoir, à portée de la main, un bon dictionnaire est décidément chose bien utile!

PLUS D'OEUF ET DE BACON POUR L'ANGLETERRE

Les oeufs et le bacon — petit déjeuner traditionnel de l'Anglais — seront plus en abondance en Grande-Bretagne, grâce à la nouvelle ration que le ministre d'Agriculture vient d'annoncer en faveur des porcs et des volailles. Les fermiers auront maintenant à leur disposition 4 cochons au lieu de 3, qu'ils avaient l'hiver dernier, et 24 poules au lieu de 20. La nouvelle ration des aliments du bétail est entrée en vigueur le 1er septembre. Ces deux augmentations de la ration permettront d'améliorer de 20% la population des porcs et des volailles.

L'Action Catholique — Québec



ple la pharmacopée, — le catalogue officiel des médicaments, — renferme des plantes de tous les pays et de tous les peuples, de la Chine et de l'Inde, des rives de la Méditerranée comme des îles de l'Océanie, des nègres de l'Afrique et des Indiens des deux Amériques.

M. Nolet. — Somme toute, les plantes sont un témoignage.

M. Gauthier. — Oui. Les royaumes des Andes sont disparus; leurs civilisations dorment dans la poussière. Mais quelques-unes de leurs plantes ont survécu: la pomme de terre et le maïs attestent la splendeur de l'empire Inca, et, comme nous venons de le voir, le coca et la cocaïne, dans un autre domaine, en rappellent le souvenir.

FREQUENTATIONS.

Maman. — Tu sais, Jacques, que je t'ai défendu d'aller jouer auprès de Léon, qui est un petit garçon mal élevé.

Jacques. — Alors, maman, Léon peut venir auprès de moi, qui suis un enfant bien élevé?

Fête Mariale...

(Suite de la page 6)

quel apparut la Vierge de Lourdes. Et les hauts parleurs permirent à la foule d'assister au dialogue de la Vierge et des trois enfants. Une saynète aussi inattendue dans ce décor de fête et cette atmosphère de prières était bien propre à créer l'étonnement admiratif et produire une nouvelle joie mystique.

La population de St-Germain et de la région peut s'honorer de ces fêtes triomphales sans précédent et peut compter que Marie, Reine du Monde dressée au milieu d'elle, veillera sur ses enfants pour les bénir et les exaucer. De même qu'elle sera toujours heureuse, de voir l'étranger se donner occasion de passer pour saluer la Reine Vierge, et admirer, ce que peuvent faire l'entente et la coopération de toutes les bonnes volontés.

• Les problèmes de l'organisation de la paix dépendent étroitement de l'état des rapports entre les grandes puissances, d'où la grave responsabilité des "Grands". Le sort des peuples, qu'il s'agisse des vaincus ou des vainqueurs, qui, après avoir gagné la guerre, n'arrivent pas à trouver le moyen de gagner la paix, est lié à leur sagesse, dans les circonstances actuelles, et à leurs intentions.

"Osservatore Romano"

Vol. XI, No 38 (693) — 11

JEANNOT L'INVINCIBLE par LYMAN YOUNG



Le savez-vous?

Réponses aux questions posées en page 7

1.—L'expression latine: "Etiam periere ruinae" signifie "Les ruines mêmes ont péri". Ces mots de Lucain (Pharsale, IX, 969), racontant la visite de César aux ruines de Troie, sont cités pour exprimer une ruine complète, qui n'a pas laissé de vestiges.

2.—Le chapelet de sainte Brigitte est ainsi nommé, parce que sainte Brigitte de Suède, célèbre par ses révélations et par la fondation de l'Ordre du Très-Saint-Rédempteur, en eut l'idée et le propagea.

On le récite en l'honneur de la Très Sainte Vierge et en mémoire des 63 années qu'elle vécut, dit-on, sur la terre. Il se compose de six dizaines, pour chacune desquelles on dit un Pater, dix Ave et un Credo. A ces dix dizaines, on ajoute un autre Pater pour parfaire le nombre sept, en l'honneur des sept douleurs et allégresses de Marie, et trois Ave pour compléter le chiffre des 63 années.

3.—La "Vulgate" est la plus ancienne des traductions latines de la Bible. Elle a été révisée par saint Jérôme au Ve siècle, sur l'ordre du Pape Damase.

4.—Le cinquième Etat américain, au point de vue de la population est la CALIFORNIE, avec 6.907.387 habitants. C'est le "Golden State": la fleur nationale est le "pavot doré". La Californie a pour devise: "Eureka"; j'ai trouvé. La capitale est Sacramento. La Californie est le second Etat

américain au point de vue de la superficie: 158.693 milles carrés.

5.—L'"estradiot" est le nom donné autrefois à des cavaliers légers éclaireurs. Le nom d'estradiot fut donné par les Vénitiens à des cavaliers levés par eux, au XVe siècle en Albanie et en Corée. Louis XII de France en prit à sa solde venant du même pays. Leur armement comprenait une épée, une sorte de massue et une javeline (estradiot, en espagnol), lance de dix à quinze pieds de long.

6.—La "convalescence" est le passage de l'état de maladie à celui de santé. La maladie ayant cessé, il reste à rétablir les forces dans l'état où elles étaient avant qu'elle ne les eût affaiblies. C'est là ce qui constitue la "convalescence".

"LA SAINTE VIERGE L'A PRIS DANS SES BRAS"

Cécile R., trois ans et demi, entre à l'église avec sa marraine qui explique de son mieux à l'enfant que le bon Jésus reste pour nous, toute la journée, derrière la petite porte dorée. Cécile semble absorbée dans sa prière, puis, tout à coup, relevant la tête (ceci se passait devant l'autel de la Sainte Vierge):

—Oh! marraine! Regardez, voilà la sainte Vierge qui l'a pris dans ses bras!

JEUX D'ESPRIT

CHARADE

Ils sont frais et veris au printemps;
Je me promène en ses allées
De rosée encore mouillées,
Et j'y reste longtemps, longtemps.
Pendant l'été, dans la campagne,
Je respire le bon air pur;
Je me rends utile, c'est sûr;
Cet ustensile... m'accompagne,
Mesure de capacité,
Avant le système métrique,
En bois, de forme cylindrique;
Son nom est encore usité.

ENIGME

Je suis un instrument en fer,
Courbé, pointu, dont on se sert
Afin d'extraire de la pierre
Dans ce qu'on nomme une car-
rière.
Je suis même un oiseau grimpeur,
Mais qui n'est pas toujours sans
peur.

Quand il cherche sa nourriture
(Des insectes le plus souvent),
Dans l'écorce, tout simplement,
Des arbres de haute structure.
Je suis une montagne, enfin,
D'un accès assez difficile,
Mais que tout alpiniste habile
Parvient à gravir, c'est certain.

CHAÎNE DE MOTS FERMÉE

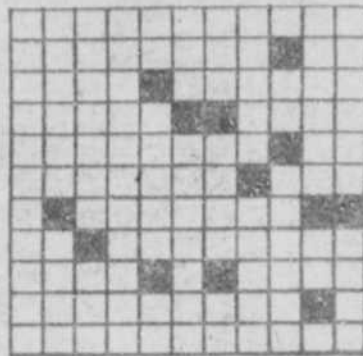
1. Bruit éclatant. — 2. Sert à calmer la souffrance, à guérir. — 3. Question. — 4. La moitié. — 5. Substance brillante et transparente. — 6. Partie du Saint-Office. — 7. Ambassadeur du Souverain Pontife. — 8. Fruit rafraichissant. — 9. Bandelette de linge.

Il s'agit de trouver neuf mots, d'après ces définitions. La dernière syllabe de chaque mot forme la première syllabe du mot suivant. La dernière syllabe du dernier mot donne la première syllabe du premier mot à deviner.

Mots croisés..

Problème No 542

Solution du No 541



HORIZONTALEMENT

1 — A quel fut comparé un nez. — 2 — En Europe — Début d'Evangile. — 3 — Dans le Calvados — Empereur

SOLUTIONS

CHARADE

Char + pie = Charpie.

LOGOGRIPE

Horloge, loge, ogre, gel, rôle, la, le, or, oh!

VERS A TERMINER

Orange, Monts, Passage, Vallons,
Grande, Onde, Menacé, Ruines,
Racine, Passé.

romain, mort en 274. — 4 — Sont par-
fois unis — Ancienne capitale d'un
pays de France. — 5 — Faculté —
Note. — 6 — Se fait à l'imprimerie —
Dans des jurons. — 7 — Yagoulaie.
— 8 — Adverbe — Rafraichissant
l'été. — 9 — Tyrolien — Déesse é-
gyptienne souvent représentée par u-
ne vacce. — 10 — Fusil ou machine. —
11 — Epreuve — A quelque chose de
l'araignée.

VERTICALEMENT

1 — Sans réplique. — 2 — Héros
hollandais (1607-1659) — A leur fin. —
3 — Nymphes montagnardes — Ferme
du sud de la France (anagramme). —
4 — Comédie de Plaute (pièce aux re-
venants). — 5 — Religieux — Au bout
d'une canne à pêche — Négation. —
6 — Propre — Interprète Shakespeare.
— 7 — Heure anglaise — De bonne
souche — Possessif. — 8 — Il est sou-
vent à la mode de Bretagne — Archi-
tecte français du palais de la S.D.N.
à Genève. — 9 — Oui — Analogie à
l'acétone. — 10 — Certain fut fêté —
Intime. — 11 — Désastreuse pour un
parfum — Le suprême fut fêté.



C'ÉTAIT PIRE QU'UNE GIFLE...

on parlait de moi à demi-mot!



Une averse imprévue a mis fin au pique-nique et une fois à l'abri, on m'a délaissé. Je ne savais pas pourquoi. Puis, à mon grand chagrin, j'ai entendu ce chuchotement...



J'aurais dû faire plus attention aux bons conseils de mon frère qui m'avait expliqué que la transpiration est une fonction normale du corps commune à tous.

LIFEBUOY
EST SI RA-
FRAÎCHISSANT
JE NE COURRAI
JAMAIS
PLUS LE
RISQUE
D'OFFENSER!

Il m'avait dit que de négliger la transpiration développe la "B.O." (Blessante Odeur de transpiration) et il m'avait conseillé d'acheter du Lifebuoy.

PLUS TARD

QU'EN DIS-TU, JEAN?
TOUT LE MONDE
VOUDRAIT QUE TU
SOIS PRÉSIDENT DE
NOTRE CLUB SOCIAL.

Déjà je m'aperçois que les gens semblent beaucoup mieux disposés à mon égard. J'étais si reconnaissant à Lifebuoy quand on m'a élu président du club social.

LA "B.O." est une faute impardonnable et la transpiration négligée en est la cause. Comme la transpiration provient de la détérioration des tissus, il s'en dégage évidemment une odeur désagréable... la "B.O." L'odeur particulière du Lifebuoy est votre garantie qu'il contient un ingrédient purifiant qui enlève la "B.O." Pourtant cette odeur se dissipe presque instantanément. Lifebuoy est le seul savon au monde fabriqué spécialement pour enlever la "B.O." (Blessante Odeur de transpiration.)

UN PRODUIT LEVER

**PRENEZ GARDE
DURANT LES
GRANDES
CHALEURS!**

Comme vous transpirez davantage par ces chaudes journées d'été, le risque d'offenser est encore plus grand que d'habitude. Prenez des précautions. Sauvegardez votre propreté personnelle en vous baignant régulièrement au Lifebuoy qui vous donne une protection intégrale et durable.



ASTRONOMIE

Adresser toute correspondance au :
PAUL-H. NADEAU, 215, rue St-Cyrille Québec

Autour des recherches atomiques

• Conférence du Duc de Broglie.

(SUITE)

Reportons-nous en 1939, quelques mois avant la guerre mondiale. Nous sommes dans un laboratoire; un appareil à l'aspect quelque peu étrange produit des neutrons qui s'échappent d'une sorte de petit tube; devant eux, on place une faible quantité d'uranium. On installe un dispositif d'enregistrement et, finalement, on observe, à une certaine distance, un écran sur lequel vient se dessiner une ligne lumineuse. On voit assez souvent se former sur cette ligne un petit resaut qui traduit la radioactivité banale de l'uranium, c'est-à-dire l'expulsion de particules alpha qu'il émet en cadence régulière en moyenne. En l'absence de neutrons, rien d'autre ne se produit; mais vient-on à les laisser agir, on constate alors, de loin en loin, un resaut beaucoup plus prononcé sur la ligne lumineuse, montrant que l'on a affaire à un phénomène beaucoup plus violent; c'est la fission du noyau d'uranium principe de la bombe atomique, et ce que nous voyons sur l'écran, c'est l'explosion d'un seul atome, simple étincelle fugitive qui disparaît sans avoir allumé d'incendie; bien que cette étincelle soit une étincelle de soleil, c'est un spectacle de tout repos pour l'observateur. Mais dans un kilogramme d'uranium, il y a 10 exposant 22 atomes, et c'est par un nombre aussi prodigieux qu'il faudrait multiplier la petite catastrophe qui vient d'être décrite, si l'on pouvait étendre sa déflagration non plus à un atome isolé, mais à toute la masse présente.

Il faudrait, cependant, pour cela que tous les atomes de l'uranium chimique fussent également sensibles aux neutrons, mais ce n'est pas le cas; ce que les chimistes appellent de l'uranium est, en réalité, un mélange de trois variétés d'atomes jouissant de propriétés chimiques identiques, ce qui explique leur séparation commune, mais dont les noyaux diffèrent; un seul d'entre eux, l'uranium 235, présent dans la proportion de 1 sur 140 de l'uranium 238, peut jouer le rôle d'explosif. Comment peut-on passer de l'expérience inoffensive dont nous venons de parler à l'explosif terrible qui pèse sur l'avenir du monde ou à l'énergie atomique mise au service de l'humanité? La chose est relativement assez simple.

Tout d'abord, il faut que l'explosion d'un atome d'uranium 235, due à la rencontre de ce dernier avec un neutron, puisse se propager aux autres atomes de même espèce, et il se trouve précisément qu'en éclatant en plusieurs morceaux, l'atome d'uranium 235 émet plusieurs nouveaux neutrons capables, à leur tour, de réagir s'ils ont une chance suffisante de frapper un atome explosif. En y regardant de près, on peut voir que cela exige une certaine dimension de la bombe au-dessus de laquelle l'explosion ne s'amorce pas. C'est une condition essentielle de la déflagration; deux demi-bombes un peu éloignées l'une de l'autre peuvent être inoffensives, tandis qu'en les réunissant la détonation se produit aussitôt.

Ensuite, pour que la matière employée soit réellement un explosif, elle doit être constituée par la variété 235 de l'uranium à peu près pure, ce qui n'est pas du tout le cas pour l'uranium ordinaire, où cette variété est représentée, comme nous l'avons dit tout à l'heure, par une proportion de moins d'un centième; il faudra donc l'isoler pour une opération qui se trouve particulièrement difficile.

Ces deux conditions, que les physiciens de l'atome connaissent bien quelques mois avant le début de la dernière guerre, leur faisaient alors entrevoir la réalisation d'un explosif atomique d'une incomparable puissance, mais soulignaient si fortement les difficultés de l'entreprise qu'il a fallu aux Alliés beaucoup de hardiesse pour

se lancer dans cette voie. Le succès a couronné leur audace et leur a permis non seulement d'isoler la substance explosive qu'ils cherchaient, mais leur a fait réaliser, chemin faisant, une machine atomique susceptible de mettre à notre disposition, d'une façon déjà pratique, cette énergie immense et cachée que recèle le noyau de l'atome.

Le secret de cette découverte n'est plus un secret, depuis que les Américains ont eux-mêmes publié une partie des détails de leurs recherches; mais la façon de mettre en oeuvre les principes bien connus des spécialistes, les méthodes industrielles nécessaires, toute la technique nouvelle qu'un seul détail négligé peut mettre en défaut, imposent aux nations qui voudraient suivre l'exemple des Etats-Unis des études et des délais dont la durée se chiffre par années.

Permettez-moi, avant de passer aux effets et aux conséquences du coup de théâtre de 1945, de dire quelques mots de la machine atomique qui en a été l'une des pièces maîtresses. Une certaine masse d'uranium naturel contient une petite proportion d'uranium 235, que des neutrons toujours présents en pratique, à cause des rayons cosmiques, et d'autres origines, sont susceptibles de désintégrer. Or, les physiciens avaient été conduits à penser que cet uranium naturel, ou certains de ses composés, pourraient subir plus ou moins rapidement une désintégration totale, à condition d'être mélangé avec une substance capable de ralentir et de retenir sur place, en les diffusant, les neutrons produits. On objectait bien que si un tel phénomène était réalisable, il avait beaucoup de chances de s'être déjà produit spontanément dans l'uranium de la croûte terrestre, ce qui aurait fait disparaître l'uranium et peut-être la Terre avec lui. L'argument aurait eu beaucoup de poids, si les minéraux naturels étaient chimiquement purs, mais ce qui n'est pas le cas; dans le brassage général des substances qui ont formé l'écorce de la Terre, tout s'est un peu mélangé, et il se trouve que des traces infimes, une partie sur un million, de cadmium ou de bore dans un composé d'uranium, sont un obstacle infranchissable à la propagation des neutrons qu'ils arrêtent et qu'ils absorbent; c'est peut-être à cette circonstance que la Terre doit être restée ce qu'elle est.

En purifiant à ce degré extrême les matières employées et en réalisant un assemblage auquel les Américains ont donné le nom de pile, formé d'un gros cube de graphite percé d'alvéoles remplis de barres d'uranium, les physiciens de Chicago eurent, en 1943, la surprise de voir la réaction de désintégration s'amorcer d'elle-même et porter rapidement la température de l'ensemble à un tel degré de chaleur qu'il fallut interposer dans la masse des régulateurs automatiques formés d'écrans de cadmium qui s'opposent à la marche excessive de l'appareil. Voilà donc une machine qui dégage toute seule de la chaleur à volonté en apportant la possibilité de transformer cette chaleur en énergie mécanique ou électrique pour alimenter nos besoins; c'est le point de départ et le principe de l'utilisation de l'énergie atomique pour des fins pacifiques et utilitaires.

Mais il y a plus: la pile ainsi construite est une sorte de four à neutrons où ces derniers, accumulés à un point que les physiciens n'avaient encore pu réaliser, vont effectuer des réactions de chimie nucléaire à une échelle non plus microscopique, mais tout à fait pondérable; ce ne sont plus des atomes isolés, mais des kilogrammes de variétés atomiques nouvelles qui seront obtenus; vous en apercevez sans peine les conséquences. Une de celles-ci présente un rapport direct

avec la bombe atomique; sous l'action des neutrons, l'uranium usuel, et non plus son isotope rare 235, se transforme en un corps nouveau et jusqu'alors inconnu, le plutonium, qui jouit de la propriété d'être un excellent explosif atomique.

La machine atomique, en même qu'elle dégage spontanément de l'énergie, enfante, par surcroît, une des principales matières premières de la bombe, et les deux choses sont si bien liées que permettre l'extension de l'énergie atomique, c'est aussi permettre à tout le monde de fabriquer des bombes atomiques, — rude problème où s'affrontent la guerre et l'industrie et que les diplomates ne résoudront pas sans peine.

Munis de ces machines, et des autres appareils qui sont en action dans les usines géantes de Clinton, de Hanford, d'Oak-Ridge, les Américains ont abouti à la préparation des matières explosives dont peuvent être constituées les bombes atomiques. Des dizaines, des centaines de kilogrammes d'uranium 235, séparé de son isotope inactif 238, de plutonium préparé dans les piles dont il vient d'être question, sont alors disponibles; ces substances redoutables sont alors envoyées à l'établissement de Los-Alamos, dans les déserts du Nouveau-Mexique, où se trouve un vaste laboratoire chargé de la délicate mission de réaliser les bombes atomiques elles-mêmes. Là vivent avec leurs familles, dans un prudent isolement, les savants spécialisés et les ingénieurs auxquels on devra l'aboutissement suprême de toute l'entreprise.

Le plutonium ou l'uranium 235 sont déjà dangereux à manier à cause des radiations puissantes qu'ils émettent; ce n'est plus par milligrammes, mais en quantités massives cette fois, que se présentent ces corps très lourds, aussi denses que l'or et le platine. Combien en faut-il pour faire une bombe? Quelques dizaines de kilogrammes probablement. Toutefois, ils ne risquent pas d'exploser, à moins d'être rassemblés en masses suffisantes pour atteindre le volume critique où leur déflagration se produit à peu près spontanément. Pour constituer l'engin militaire et son dispositif de mise à feu, on peut employer deux demi-bombes, séparément inexplosibles, que l'on rapprochera brusquement au moment voulu, en les lançant l'une sur l'autre, au moyen d'une petite charge de poudre.

Jusqu'en juillet 1945, alors que tant d'études avaient été faites pour mener à sa fin le plan initial, aucune expérience d'explosion n'avait eu lieu encore. On ne peut, en effet, faire d'expérience en petit, à cause du volume critique qui ne serait pas atteint. Tout restait donc à apprendre sur ce qui se passait dans ce domaine inconnu, si différent de ce que l'oeuvre des hommes avait pu envisager jusqu'alors. Aussi la première expérience prit-elle un caractère émouvant. Les principaux savants qui avaient eu le mérite et la responsabilité de l'immense effort déployé à tant de frais se trouvaient réunis pour observer l'explosion de la première bombe: anxieux et haletants, ils comptaient les minutes qui les séparaient de l'instant décisif: le rapport officiel dépeint ainsi les sentiments des assistants: nous en respectons la poignante sobriété.

L'assemblage de la bombe commença le 12 juillet et se poursuivit heureusement, malgré un incident qui fit passer quelques mauvais moments aux assistants. Le samedi 14 juillet, l'appareil qui devait décider du succès ou de l'échec de l'entreprise tout entière, fut élevé au sommet d'une tour d'acier; le très mauvais temps qui régnait depuis plusieurs jours et s'accompagnait d'orage et de tonnerre, retarda d'une heure et demi l'explosion. D'abord prévue pour le lendemain à quatre heures du matin.

Dans un endroit situé à environ seize kilomètres de la tour, les principaux opérateurs se rassemblèrent pour attendre l'heure fixée: c'est au professeur Reinbridge que revenait la tâche de diriger les détails de l'explosion. Dans l'abri souterrain où se tenaient les observateurs, l'anxiété grandissait à mesure que l'heure fatale approchait. Des signaux d'avertissement indiquaient successivement: encore vingt minutes, encore quinze minutes. Au signal: encore quarante-cinq secondes, un mécanisme automatique se mit en action; un technicien se tenait à côté de l'interrupteur qui permettait de tout arrêter, et l'ordre en était donné. Cet ordre ne vint pas.

Une centaine de minutes, que ces secondes paraissent longues! On respire à peine,

ne, c'est l'attente de l'inconnu avec ses affres et ses angoisses; les uns prient, les autres s'énervent; tous passent par des instants qu'ils n'oublieront jamais.

• Soudain, au moment désigné, une lueur aveuglante illumine tout le paysage, cent fois plus brillante que le jour le plus ensoleillé; une zone montagneuse assez éloignée s'aperçoit avec un relief extraordinaire; on avait prévu toutes les personnes présentes de se coucher par terre et la face contre terre. On entendit un roulement de tonnerre prolongé et une onde de pression brutale renversa deux hommes qui se tenaient en dehors de l'abri. Aussitôt après, une énorme nuée, présentant des couleurs brillantes et diverses, s'éleva d'un seul jet jusqu'à une altitude de plus de treize mille mètres; sur son passage, les nuages disparurent, puis tout fut envahi par une masse grisâtre, bientôt dispersée par les vents des hautes régions atmosphériques.

La tour d'acier avait été entièrement réduite en vapeurs; au point où elle s'élevait, on n'apercevait plus qu'un large et profond cratère, dont une équipe de savants se disposait à scruter la nature et les caractères. Bien que l'endroit choisi fût une région déserte, les effets ressentis à grande distance provoquaient une vive surprise. Un journal raconta même qu'une jeune fille aveugle, qui se trouvait près d'Albuquerque, bien loin de là, s'écria: "Que vient-il d'arriver?" au moment où le ciel était brillamment illuminé par l'explosion, dont le bruit, cependant, n'avait pas encore été entendu.

"Rien ne peut dépeindre le soulagement et la joie de toutes les personnes présentes. — "tèrent ainsi le succès complet de leurs efforts de plusieurs années. — Nous se rendaient compte qu'ils venaient d'assister à la naissance d'une ère nouvelle, l'âge de l'énergie atomique, et que la présente découverte surpassait de beaucoup toutes celles dont les conséquences ont pu déjà modifier notre existence. Jamais un phénomène aussi terrifiant n'avait eu lieu encore. L'effet d'illumination surtout défit toutes les descriptions. Une lueur dorée, pourpre, violette, grise, bleue éclairait tout avec une intensité auprès de laquelle le plus brillant soleil de midi paraissait sombre. Trente secondes après, le choc de la vague de pression et les terribles rugissements qui la suivaient vinrent plonger dans l'angoisse les assistants qui se demandaient s'ils n'avaient pas joué avec des forces que le Créateur n'avait pas entendu mettre entre les mains des hommes. Il faut avoir été témoin de ces faits extraordinaires, il faut avoir personnellement ressenti ces impressions pour pouvoir les imaginer dans leur réalité".

(à suivre)

Duc de BROGLIE,

de l'Académie française et de l'Académie des Sciences.

OCCULTATIONS

L'occultation de 35 du Capricorne, annoncée pour le vendredi 29 août 1947, n'a pu être observée, malgré un ciel limpide au possible. Comme nous l'avons dit, il s'agissait d'une émergence sur le limbe éclairé d'une lune presque pleine, à 6" seulement au-dessus de l'horizon. L'étoile a été vue, mais elle était déjà sortie depuis quelques instants.

Voici les circonstances de l'occultation de cette semaine:

Date: le mardi 23 septembre 1947.
Étoile: 248-B du Sagittaire, magnitude 5,6. Age de la lune: neuf jours. Altitude de la lune: 15° au-dessus de l'horizon. Immersion: 7 h. 29,6 m. du soir. (Heure d'été de l'Est). Position de l'étoile à l'immersion: 107° du vertex. Émergence: 8 h. 53,1 m. du soir. Heure d'été de l'Est). Position de l'étoile à l'émergence: 233° du vertex.

Ces circonstances sont calculées pour Québec, et plus précisément pour l'Observatoire de la Tour Martello. Les personnes qui pourraient observer cette occultation dans d'autres localités sont priées de nous faire connaître leurs résultats.

Le graphique du ciel

Il est encore temps de se procurer le graphique du ciel pour l'année 1947. Il suffit d'en faire la demande à l'adresse en tête de la Chronique.

A noter que les personnes qui nous donnent leur adresse permanente sont assurées de recevoir le graphique chaque année, dès qu'il paraît.

FAMILLE SANS-NOM

-Roman-

• par Jules VERNE

PREMIERE PARTIE

(Suite)

La grande salle du rez-de-chaussée était simplement, mais confortablement garnie de meubles de fabrication américaine. C'est là que la famille déjeunait, dînait, passait les soirées. Agréable lieu de réunion pour les Harcher de tout âge, qui aimaient à se retrouver ensemble, lorsque les occupations quotidiennes avaient pris fin. Aussi on ne s'étonnera pas qu'une bibliothèque de livres usuels y tint la première place, et que la seconde fût occupée par un piano, sur lequel, chaque dimanche, filles ou garçons jouaient avec entrain les valse et quadrilles français qu'ils dansaient tour à tour.

L'exploitation de cette terre exigeait évidemment un assez nombreux personnel. Mais Thomas Harcher l'avait trouvée dans sa propre famille. Et, de fait, à la ferme de Chipogan, il n'y avait pas un seul serviteur à gages.

Thomas Harcher avait cinquante ans à cette époque. Acadien d'origine française, il descendait de ces hardis pêcheurs qui colonisèrent la Nouvelle-Ecosse un siècle avant. C'était le type parfait du cultivateur canadien, de celui qui s'appelle, non le paysan, mais "l'habitant" dans les campagnes du Nord-Amérique. De haute taille, les épaules larges, le torse puissant, les membres vigoureux, la tête forte, les cheveux à peine grisonnants, le regard vif, les dents bien plantées, la bouche grande comme il convient au travailleur dont la besogne exige une copieuse nourriture, enfin une aimable et franche physionomie, qui lui valait de solides amitiés dans les paroisses voisines, tel se montrait le fermier de Chipogan. En même temps, bon patriote, implacable ennemi des Anglo-Saxons, toujours prêt à faire son devoir et à payer de sa personne.

Thomas Harcher eut vainement cherché dans la vallée du St-Laurent une meilleure compagnie que sa femme, Catherine. Elle était âgée de quarante-cinq ans, forte comme son mari, comme lui restée jeune de corps et d'esprit et peut-être un peu rude de visage et enfin "la mère" comme il était "le père" dans toute l'acception du mot. A eux deux, un beau couple, et de si vaillante santé, qu'ils promettaient de compter un jour parmi les nombreux centenaires, dont la longévité fait honneur au climat canadien.

Peut-être aurait-on pu faire un reproche à Catherine Harcher ; mais, ce reproche, les femmes du pays l'eussent toujours mérité, pour peu que l'on ajoutât foi aux commentaires de l'opinion publique. En effet, si les Canadiennes sont bonnes ménagères, c'est à la condition que leurs maris fassent le ménage, dressent le lit, mettent la table, plument les poulets, traient les vaches, battent le beurre, pêlent les patates, allument le feu, lavent la vaisselle, habillent les enfants, balaisent les chambres, frottent les meubles, coulent la lessive, etc. Cependant Catherine ne poussait pas à l'extrême cet esprit de domination, qui rend l'époux esclave de sa femme dans la plupart des habitations de la colonie. Non ! Pour être juste, il y a lieu de reconnaître qu'elle prenait sa part du travail quotidien. Néanmoins, Thomas Harcher, se soumettait volontiers à ses volontés comme à ses caprices. Aussi, quelle belle famille lui avait donné Catherine, depuis Pierre, pa-

tron du Champlain, son premier-né, jusqu'au dernier bébé, âgé de quelques semaines seulement, et qu'on s'apprêtait à baptiser en ce jour.

En Canada, on le sait, la fécondité des mariages est véritablement extraordinaire. Les familles de douze et quinze enfants y sont communes. Celles où l'on compte vingt enfants n'y sont point rares. Au-delà de vingt-cinq, on en cite encore. Ce ne sont plus des familles, ce sont des tribus, qui se développent sous l'influence de mœurs patriarcales.

S. Ismaël Busch, le vieux pionnier de Fenimore Cooper, l'un des personnages du roman de la Prairie, pouvait montrer avec orgueil ses sept fils, sans compter les filles, issus de son mariage avec la robuste Esther, de quel entêtement de supériorité l'eût accablé Thomas Harcher, père de vingt-six enfants, et bien vivants, à la ferme de Chipogan !

Quinze fils, et onze filles, de tout âge, depuis trois semaines jusqu'à trente ans. Sur les quinze fils, quatre mariés. Sur les onze filles, deux en puissance de maris. Et, de ces mariages, dix-sept petits-fils—ce qui, en y ajoutant le père et la mère, faisait un total de cinquante-deux membres, en ligne directe de la famille Harcher.

Les cinq premiers nés, on les connaît. C'était ceux qui composaient l'équipage du Champlain, les dévoués compagnons de Jean. Inutile de perdre son temps à énumérer les noms des autres enfants, ou à préciser d'un trait l'originalité de leur caractère. Garçons, filles, beaux-frères et belles-sœurs, ne quittaient jamais la ferme. Ils y travaillaient, sous la direction du chef. Les uns étaient employés aux champs, et l'ouvrage ne leur manquait guère. Les autres, occupés à l'exploitation des bois, faisaient le métier de "lumbermen", et ils avaient de la besogne. Deux ou trois des plus âgés, chassaient dans les forêts voisines de Chipogan, et n'étaient point gênés de fournir le gibier nécessaire à l'immense table de famille. Sur ces territoires, en effet, abondaient toujours les orignaux, les caribous—sortes de rennes de grande taille—les bisons, les daims, les chevreuils, les élans, sans parler de la diversité du petit gibier de poil ou de plume, plongeons, oies sauvages, canards, bécasses, bécassines, perdrix, cailles et pluviers.

Quant à Pierre Harcher et à ses frères, Rémy, Michel, Tony et Jacques, à l'époque où le froid les obligeait d'abandonner les eaux du St-Laurent, ils venaient hiverner à la ferme et se faisaient chasseurs de fourrures. On les citait parmi les plus intrépides squatters, les plus infatigables coureurs des bois, et ils approvisionnaient de peaux plus ou moins précieuses les marchés de Montréal et de Québec. En ce temps, les ours noirs, les lynx, les chats sauvages, les martres, les carcajous, les visons, les renards, les castors, les hermines, les loutres, les rats musqués n'avaient pas encore émigré vers les contrées du nord et c'était un bon commerce que celui de ces pelleteries, alors qu'il n'était point nécessaire d'aller chercher fortune jusque sur les lointaines rives de la baie d'Hudson.

On le comprend, pour loger cette famille de parents, d'enfants et de petits-enfants, ce n'eût pas été trop d'une caserne. Aussi, était-ce bien une véritable caserne, cette bâtisse qui dominait de ses deux étages les communs de

la ferme de Chipogan. En outre, il avait fallu garder quelques chambres aux hôtes que Thomas Harcher recevait passagèrement, des amis du comté, des fermiers du voisinage, des "voyageurs", c'est-à-dire des marins qui dirigent les trains de bois par les affluents pour les conduire au grand fleuve. Enfin, il y avait l'appartement réservé à M. de Vaudreuil et à sa fille, lorsqu'ils venaient rendre visite à la famille du fermier.

Et, précisément, M. et Mlle de Vaudreuil venaient d'arriver ce jour-là—5 octobre. Ce n'était pas seulement des rapports de maître à tenancier qui unissaient M. de Vaudreuil à Thomas Harcher et à tous les siens, c'était une affection réciproque, amitié d'une part, dévouement de l'autre, que rien

tant que Thomas Harcher.

Le temps n'était pas éloigné où le seigneur de la paroisse acceptait d'être le parrain de tous les enfants de ses censitaires—ce qui se chiffrait par quelques centaines de pupilles. M. de Vaudreuil, il est vrai, n'en comptait encore que deux dans la descendance de son fermier. Cette fois, c'était Clary qui devait être marraine de son vingt-sixième enfant, auquel Jean allait servir de parrain. Et la jeune fille était heureuse de ce lien qui les unissait l'un à l'autre pendant ces courts instants.

Du reste, ce n'était pas à propos d'un baptême seulement que la ferme de Chipogan allait se mettre en fête.

Lorsque Thomas Harcher avait reçu ses cinq fils :

—Mes gars, leur avait-il dit, soyez les bienvenus, car vous arrivez au bon moment.

—Comme toujours, notre père ! avait répondu Jacques.

—Non, mieux que toujours. Si aujourd'hui, nous sommes réunis pour le baptême du dernier bébé, demain, il y a la première communion de Clément et de Cécile, et, après-demain, la noce de votre sœur Rose, avec Bernard Miquel.

—On va bien dans la famille ! avait répliqué Tony.

—Oui, pas mal, mes gars, s'était écrié le fermier, et il n'est pas dit que, l'an prochain, je ne vous convoquerai pas pour quelque autre cérémonie de ce genre !



• "Mes gars, soyez les bienvenus, car vous arrivez au bon moment".

n'avait jamais démentis depuis tant d'années. Et combien, surtout, ils se sentaient liés par la communauté de leur patriotisme ! Le fermier, comme son maître, était dévoué corps et âme à la cause nationale.

Maintenant la famille se trouvait au complet. Depuis trois jours, Pierre et ses frères, après avoir laissé le Champlain désarmé au quai de Laprairie, étaient venus prendre leurs quartiers d'hiver à la ferme. Il n'y manquait que le fils adoptif, et non le moins aimé des hôtes de Chipogan.

Mais, dans la journée, on attendait Jean. Pour que Jean fit défaut à cette fête de famille, il aurait fallu qu'il fût tombé entre les mains des agents de Rip, et la nouvelle de son arrestation serait déjà répandue dans le pays.

C'est que Jean avait à s'acquitter d'un devoir auquel il tenait au-

Et Thomas Harcher riait de son rire sonore, tout empreint de bonne gaieté gauloise, pendant que Catherine embrassait les cinq vigoureux rejetons, qui étaient les premiers nés d'elle.

Le baptême devait se faire à trois heures après midi. Jean avait donc le temps d'arriver à la ferme. Dès qu'il serait là, on s'en irait processionnellement à l'église de la paroisse, distante d'une demi-lieue.

Thomas, sa femme, ses fils, ses filles, ses gendres, ses petits-enfants, avaient revêtu leurs plus beaux habits pour la circonstance, et, très vraisemblablement, ne les quitteraient pas de trois jours. Les filles avaient le corsage blanc et la jupe à couleurs éclatantes, avec les cheveux flottants sur les épaules. Les garçons, ayant déboutonné la veste de travail et le bonnet normand, dont ils se coiffent d'ha-

bitude, portaient le costume des dimanches, capot d'étoffe noire, ceinture bariolée, souliers plissés en peau de boeuf du pays.

La veille, après avoir pris le bateau du traversier pour passer le St-Laurent, en face de Laprairie, M. et Mlle de Vaudreuil avaient trouvé Thomas Harcher, qui les attendait avec son buggie attelé de deux excellents trotteurs.

Pendant les trois lieues qui restaient à faire pour atteindre la ferme de Chipogan, M. de Vaudreuil s'était empressé de prévenir son fermier qu'il eût à se tenir sur ses gardes. La police ne pouvait ignorer que lui, de Vaudreuil, avait quitté la villa Montcalm, et il était possible qu'il fût l'objet d'une surveillance spéciale.

—Nous y aurons l'oeil, notre maître ! avait dit Thomas Harcher, chez qui l'emploi de cette locution n'avait rien de servile.

—Jusqu'ici, aucune figure suspecte n'a été vue aux alentours de Chipogan ?

—Non, pas un de ces canouaches sous votre respect !

—Et votre fils adoptif, avait demandé Clary de Vaudreuil, est-il arrivé à la ferme ?

—Pas encore, notre demoiselle, et cela me cause quelque inquiétude.

—Depuis qu'il s'est séparé de ses compagnons, à Laprairie, on n'a pas eu de ses nouvelles ?

—Aucune !

Or, depuis que M. et Mlle de Vaudreuil étaient installés dans les deux plus belles chambres de l'habitation, cela va sans dire, Jean n'avait pas encore paru. Cependant, tout était préparé pour la cérémonie du baptême, et si le parrain n'arrivait pas cet après-midi, on ne saurait que faire.

Aussi Pierre et deux ou trois autres s'étaient-ils portés d'une bonne lieue sur la route. Mais Jean n'avait été signalé, et midi venait de sonner à l'horloge de Chipogan.

Thomas et Catherine eurent alors un entretien au sujet de ce retard inexplicable.

—Que ferons-nous s'il n'arrive pas avant trois heures ? demanda le fermier.

—Nous attendrons, répondit simplement Catherine.

—Ou attendrons-nous ?

—Bien sûr, ce ne sera pas l'arrivée d'un vinet-septième enfant ! riposta la fermière.

—D'autant plus, répliqua Thomas, que sans qu'on puisse nous en faire un reproche, il pourrait bien ne jamais venir !

—Paissez, monsieur Harcher ! paissez !

—Je ne plaisante pas ! Mais, enfin, si Jean tardait trop, peut-être faudrait-il se passer de lui !

—Se passer de lui ? s'écria Catherine. Non point, et comme le tiens à ce qu'il soit le parrain de l'un de nos enfants, nous attendrons qu'il se soit montré.

—Pourtant, si on ne le voit pas ? répondit Thomas, qui n'entendait pas que le baptême fut indéfiniment reculé. Si quelque affaire l'a mis dans l'impossibilité de venir ?

—Pas de mauvais pronostics, Thomas, répondit Catherine, et un peu de patience, que diable ! Si l'on ne baptise pas aujourd'hui, on baptisera demain.

—Bon ! Demain, c'est la première communion de Clément et de Cécile, le seizième et la dix-septième !

—Eh bien après demain.

—Après demain, c'est la noce de notre fille, Rose avec ce brave Bernard ! quelon !

—Assez là-dessus, Thomas ! On fera tout ensemble, s'il le faut. Mais, quand un bébé est en marche d'avoir un parrain comme Jean, il n'y a pas à se presser pour en aller prendre d'autres !

—Et le curé qui est prévenu ! fit encore observer Thomas à son intraitable moité.

—J'en fais mon affaire, répliqua Catherine. C'est un excellent homme, notre curé ! D'ailleurs, sa dime ne lui échappera pas, et il ne vaudra pas désobliger des clients comme nous !

(A suivre)

JOHNNY HAZARD

PAR

FRANK ROBIN



Puisque vous admettez que votre avion était le seul dans les airs à part celui de Slim, ne peut-on pas supposer que c'est vous qui l'avez tiré?

Si vous voulez cesser de jouer au détective, mademoiselle, je vais pouvoir vous expliquer!

Slim Rogers a été blessé alors qu'il faisait l'essai d'un appareil de radar dans son avion! Johnny Hazard lui servait d'escorte. De retour au domaine de Rogers, Johnny doit affronter Elsbeth Manning.



Vérifiez les mitrailleuses de mon avion et vous apercevrez que les balles sont toutes là!

Très intéressant... mais vous êtes trop intelligent pour avoir utilisé ces armes!



Vous auriez pu employer une carabine cachée dans l'avion... c'est tellement plus facile à jeter par-dessus bord.

Attendez une minute...



M. Rogers a été chanceux... aucune partie vitale n'a été atteinte. Il ne sera pas long à se rétablir.

Vous pouvez entrer maintenant.

Merci docteur! Attendez ici, M. Hazard et cherchez, un autre alibi!



La seule chose qui m'inquiète, c'est que je n'ai pu me rendre compte si le radar fonctionnait!

peut-être que je puis l'essayer pour vous, M. Rogers, si vous le voulez.



Vous! Que faites-vous ici? Sortez!

3!

Reposez-vous un peu mademoiselle Manning! J'ai une proposition à faire; après cela, je sortirai!



Vous perdez peut-être votre temps. Je n'ai rien à déclarer pour les journaux!

Mon nom est Hazard. Votre vice-présidente, Manning croyait qu'un type du nom de Hawkes voulait vous séduire. Elle m'a engagé.



... pour vous servir d'escorte et vous protéger! Il semble que l'oiseau a été assez fort pour traverser la garde, et maintenant, Mlle Manning me soupçonne!



Je n'aime pas voler dans un nuage, mais encore moins passer pour un criminel...

A quoi voulez-vous en venir, Hazard?



Je crois que Hawkes pourrait s'essayer de nouveau... Si je prenaux votre place dans votre avion et allais faire un tour!

A suivre.